This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Dn
175
2.2

CORNELL UNIVERSITY LIBRARY

C. U. Duplicate
rec'd. 1896.
G. W. Harris, Libr.

Dn 175.2.2.

THE DANTE COLLECTION

Harvard College Library

DUPLICATE FROM

The Fiske-Dante Collection
(Cornell University.)

GIVEN BY

THEODORE W. KOCH,
(Class of 1893.)

Received 22 May, 1896.

Digitized by Google

Dupl.
Arouy

L'HÉRÉSIE DE DANTE

DÉMONTRÉE

PAR

FRANCESCA DE RIMINI

DEVENUE UN MOYEN DE PROPAGANDE VAUDOISE

ET

COUP D'ŒIL

SUR LES ROMANS DU S^T^-GRAAL

Notamment sur le Tristan de Léonnois.

Note lue à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans la séance du 24 avril 1857.

Galeotto fu il libro e chi lo scrisse.
(Infern. V.)

PARIS

LIBRAIRIE DE MADAME Vve JULES RENOUARD,

rue de Tournon, 6.

1857.

Digitized by Google

19 avril 1872

Eugène Aroux né à Rouen en 1793 avocat dès 1815 se distingua par son opposition aux royalistes et son libéralisme. Procureur du roi après 1830 il fut destitué en 1832 pour avoir fait prononcer que la présence des autorités à une cérémonie religieuse était illégale. Député de 1831 à 1837

Il traduisit les amours des anges de Th. Moore en 1829 le Paradis Perdu en 1842. La Divine Comédie en 1842

Les mystères de la Chevalerie et de l'amour platonique au moyen âge par E. Aroux in 8 1858

2586. **Aroux** (E.). Les mystères de la Chevalerie et de l'amour platonique au moyen âge. Paris, J. Renouard, 1858, in-8, br. 3 fr. 50

Digitized by Google

L'HÉRÉSIE DE DANTE

DÉMONTRÉE

PAR

FRANCESCA DE RIMINI

DEVENUE UN MOYEN DE PROPAGANDE VAUDOISE

ET

COUP D'ŒIL

SUR LES ROMANS DU S^T^-GRAAL

NOTE LUE A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES
DANS LA SÉANCE DU 24 AVRIL 1857,

Eugène Ciroux

Galeotto fu il libro e chi lo scrisse.
Infern. V.)

PARIS

LIBRAIRIE DE MADAME Vve JULES RENOUARD,
rue de Tournon, 6.

1857.

Digitized by Google

Dn 175.2.2

Harvard College Library
Gift of
THEODORE W. KOCH,
Class of 1893,
22 May 1896.

Imprimerie de W. REMQUET et Cie, rue Garancière, n. 5.

Digitized by Google

L'HÉRÉSIE DE DANTE

DÉMONTRÉE

PAR

FRANCESCA DE RIMINI.

Galeotto fu il libro e chi lo scrisse. (Infern. V.)

Un peintre éminent a su populariser, en la transportant magistralement sur la toile, la tragique aventure des deux amants de Rimini, magistralement poétisée par Dante, et chacun d'applaudir. Mais s'aviser de dire que le grand Gibelin a été plus poëte encore qu'on ne le suppose, puisque, dans une pensée religieuse et politique à la fois, il aurait symbolisé deux personnages réels, et se mettre en mesure d'expliquer le symbole, c'est un crime de lèse-poésie et de lèse-peinture aux yeux des fanatiques de Dante et de M. Scheffer. Ces gens-là, on le voit, sont de puissants logiciens. Pour eux, le symbole cesse d'être poétique du moment qu'il est ramené à la vérité sous-entendue, c'est presque les larmes aux yeux qu'ils vont répétant sur tous les tons : « Laissez-nous notre erreur. »

Eh ! mon Dieu, nous ne demandions pas mieux et nous l'avons prouvé. Dans l'Introduction publiée sous le titre de DANTE HÉRÉTIQUE, etc., comme dans LA COMÉDIE DE DANTE TRADUITE EN VERS SELON LA LETTRE ET COMMENTÉE SELON L'ESPRIT qui l'inspira, nous nous étions borné à exposer l'un des sens de cet épisode si justement admiré, celui que Dante appelle *anagogique*, désireux de ménager la sensibilité de ces âmes rêveuses ne vivant que dans une atmosphère de poésie et d'art, où viennent se jouer capricieusement les nuages exhalés du cigare de la régie ; puis aussi, il faut le dire, parce qu'une explication plus complète aurait exigé des développements dans les-

Digitized by Google

quels il n'était possible d'entrer, qu'après avoir écarté ou déchiré des voiles bien autrement épais que celui de Francesca.

Mais il s'est élevé des voix pour nous mettre au défi de donner à cette mélancolique création une signification acceptable et convaincante pour tous. On n'a pas craint de dire, que suspecter l'orthodoxie de Dante c'était le calomnier, troubler lâchement sa cendre glorieuse au fond de son tombeau. Force nous est donc de démontrer non-seulement que nous n'avons rien avancé que nous ne crussions vrai en notre âme et conscience; mais encore dont nous ne fussions en mesure d'établir, sur preuves authentiques, la pertinence et la vérité.

Cette fois, du moins, on ne nous accusera pas de ne point justifier nos assertions, car le *Paradis illuminé a giorno*, par lequel nous complétons notre commentaire de la Comédie, répond victorieusement à ce reproche. Nous aurions tout au plus à craindre d'être tombé dans l'excès contraire et d'avoir voulu trop prouver ce qui, par soi-même, brillait d'évidence. Aussi croyons-nous pouvoir maintenant revenir, avec quelque espoir de rencontrer moins d'incrédules, sur deux épisodes bien connus de l'*Enfer* et du *Purgatoire*, où ils se font comme pendants, l'un et l'autre y figurant symétriquement à la fin du chant V.

Nous nous faisons donc fort, arrivé à la fin d'une tâche aride et dans laquelle nous avons trouvé si peu d'encouragement de la part de ceux qui semblaient le plus aptes à en apprécier les difficultés, de démontrer à quiconque voudra faire usage de sa raison :

Comme quoi Francesca de Rimini et la Pia des Tolomei sont deux églises cathares ou albigeoises.

On aurait tort de s'étonner, et encore plus de se récrier à pareille proposition, quand l'illumination du *Paradis* révèle et met en relief des choses bien autrement stupéfiantes. Ainsi l'on peut y voir avec évidence que, pour Dante, saint François et sainte Claire, saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure, saint Anselme, saint Pierre Damien, saint Benoît et le grand abbé de Clairvaux lui-même, saint Bernard, étaient ses coreligionnaires, professant la foi évangélique des Vaudois-Albigeois, ces protestants du moyen âge, et qu'il entend les revendiquer à ce titre; qu'à l'en croire, l'ange de l'École n'aurait tenu que par un fil à l'Église romaine, si bien que l'audacieux sectaire ne craint pas, à l'aide d'un prodige d'adresse, de lui faire

Digitized by Google

accepter et reproduire, sous forme orthodoxe, la doctrine émanatiste des Gnostiques, exposée, professée par sa mystique Béatrice.

On peut y voir que, de son temps, l'Italie était inondée d'Albigeois réfugiés parmi leurs frères d'outremonts, et, ce qui est à noter, dans la Lombardie, la Romagne et la Toscane, où l'hérésie, qui se dissimulait dans l'ombre, avait ses principales églises; hérésie se rattachant au Gnosticisme néoplatonicien de l'école d'Alexandrie et aux Templiers.

On peut y voir non moins clairement, au milieu de toutes les splendeurs du triomphe, l'apothéose de l'église sectaire elle-même, devenue la Rose mystique, la reine des anges, des Parfaits, sous le nom de MARIE, en même temps qu'un moine grec, antérieur d'un siècle à Dante, et un inquisiteur milanais, qui écrivit plus de cinquante ans avant lui, sont là pour attester, d'accord avec le savant historien des Cathares, M. Schmidt, que les sectaires, afin de pouvoir affirmer, sans se parjurer, qu'ils croyaient à la Vierge, Mère du Rédempteur, désignaient symboliquement leur église par le nom vénéré de MARIE, « qui devenait ainsi une métaphore. » (*Lib. sent. inq. Tolos.* 92. Eymericus, 274.)

On peut y voir enfin Dante, ne faisant en cela que se conformer à l'usage traditionnel de ses coreligionnaires, grouper autour de celle qu'il appelle comme eux MARIE, notre dame, *madonna*, c'est-à-dire autour de l'église cathédrale de Mantoue, *madonna in cathedra*, les églises hérétiques qui, se rattachant à la sienne, devenaient, par rapport à elle, des mères ou des filles, et les personnifier sous des noms bibliques.

C'est qu'en effet, une fois cette clef de l'allégorie trouvée, il est impossible de méconnaître près de MARIE, à ses pieds, l'église de Florence sous le nom d'ÈVE, église dont le poëte théologien prend soin, dans sa Comédie, de se proclamer l'Adam, comme son pasteur; celle des Gnostiques orientaux dans RACHEL; l'église Piémontaise ou Vaudoise dans SARA, celle des Pauvres de Lyon dans REBECCA; dans JUDITH celle de Toulouse, glorifiée pour avoir tué son Holopherne en Simon de Montfort, celle de Ferrare dans RUTH; et le Temple lui-même dans SAINT JEAN-BAPTISTE, le patron des Francs-Maçons, ces Templiers modernes. On ne saurait dès lors être surpris que Dante, dont une métaphore si compliquée devait clore magnifiquement le poëme, ait voulu en essayer l'effet dès le début en personnifiant l'église sectaire de Rimini sous le nom de Francesca, et plus tard celle de Sienne, *Cleopatras lussuriosa*, sous celui de la Pia des

Digitized by Google

Tolomei ou des PTOLÉMÉES, par similitude de nom et de mœurs.

Or, s'il est incontestable, au témoignage de l'inquisiteur Rinieri Saccone, de Vaissette, corroboré par les monuments conservés dans les archives de l'inquisition, qu'il y avait à Rimini une église Albigeoise ou Cathare, un demi-siècle avant Dante ; s'il est incontestable que le poëte florentin a déployé tous les trésors de son génie pour apitoyer âmes tendres sur le sort de la pauvre Francesca ; et s'il est démontré, d'autre part, que Francesca, personnage réel et contemporain, se réduit définitivement, sous la puissance du génie, à une figure allégorique, à une métaphore habilement ménagée pour dérober a x regards une congrégation hérétique, il faudra bien en conclure que Dante, si profondément touché du sort de cette infortunée, au point d'en tomber lui-même comme mort, *come corpo morto cade*, professait les mêmes doctrines que cette église persécutée, anéantie par le farouche Malatesta ; qu'il avait embrassé la même foi, partant qu'il était hérétique ; ce qui justifie le titre de cette étude supplémentaire.

Nous en sommes arrivé à pouvoir résumer ainsi en quelques lignes la trilogie dantesque : l'Enfer est le temps présent, *nostra vita*, c'est le monde orthodoxe avec ses misères intolérables sous le joug sacerdotal. Le Purgatoire, c'est la voie de l'affranchissement, c'est l'antagonisme de la vérité et de l'erreur, de la sainte et de la prostituée, c'est la période d'épreuves indispensable à traverser, pour que la cité céleste, l'église de l'amour, MARIA, ait à se manifester glorieuse aux antipodes de la cité terrestre, de l'église de haine, destinée à s'effacer sous des flots de lumière. absorbée dans LUCIA. (*Convito*, II, 5.) Le Paradis enfin, c'est le triomphe après la lutte et ses angoisses ; c'est MARIE victorieuse de sa formidable rivale, grâce à la fusion des différentes branches de l'hérésie, dont les églises, laissant à l'écart toutes divergences de doctrine, n'en forment plus qu'une désormais ; constituant de la sorte « l'Athènes céleste où, grâce aux trois vertus théologales et à la Gaie science, *le tre virtù e l'arte della verità eterna*, philosopheront d'accord, animés d'un même vouloir, *concordevolmente*, les trois écoles enseignant une même croyance, écoles déguisées sous les noms de stoïciens, de pythagoriciens, d'épicuriens. » (*Convito*, III, 14. *Voy.* l'Appendice I, à la suite des Preuves.)

Voilà comment l'illumination *a giorno* du *Paradis*, en projetant une clarté inattendue sur la trame et les masques de la Comédie, en révélant des faits d'une grande portée par les questions qu'ils soulèvent, et en faisant apparaître à l'improviste un moyen âge tout autre que

Digitized by Google

celui dont nous avons les oreilles rebattues, a singulièrement simplifié notre tâche qui, sans elle, aurait été plus longue et laborieuse. Le jour une fois fait sur cette scène splendide, décorée de tous les prodiges de l'art et du génie, rien ne devient plus facile que de donner, cette fois, une explication complète d'un épisode laissé à dessein, d'abord, dans une demi-obscurité. Quelques lignes suffiront désormais pour opérer, en suivant le poëme vers à vers, une transformation à vue, une véritable transfiguration, de manière à forcer les admirateurs ébahis de M. Scheffer, dont cette révolution ne diminuera en rien le mérite, de reconnaître l'église cathare de Rimini dans Francesca, comme aussi celle de Sienne dans la Pia des Tolomei.

Nous reprenons donc le commentaire à ce vers du chant V de l'Enfer : *Or son venuto là, dove molto pianto mi percuote,* supposant que le lecteur voudra bien suivre notre glose le texte sous les yeux, afin d'y recourir au besoin.

Ainsi que nous l'avons dit, les pécheurs en la chair, *i peccatori carnali,* sont ceux qui ont péché, au moins, extérieurement, c'est-à-dire apostasié, par des motifs temporels, qui ont soumis leur raison à la volonté, au caprice du Pape, *la ragion al talento.* Dans un lieu où la raison est réduite à se taire et à suivre en aveugle, *luogo d'ogni luce muto,* les malheureux sont battus par la bourrasque guelfe, *bufera infernal,* déchaînée contre eux par la cupidité et le fanatisme, *contrari venti,* dont la rapacité, *rapina,* les moleste sans trêve en les poussant à leur ruine, *alla ruina.* Lorsqu'ils la voient devant eux, imminente, terrible, ils blasphèment la Providence impériale dérivant de Dieu, *virtù divina,* attendu qu'ils ont été abandonnés à la persécution par Adolphe de Nassau et par Albert Ier d'Autriche.

Ils sont comparés aux grues et aux étourneaux, parce qu'ils ont passé du blanc au noir, et qu'ils sont, comme les Templiers et les Francs-Maçons, leurs héritiers, blancs ou noirs selon le temps, le lieu et les personnes. Leur châtiment consiste à être sans cesse flagellés par l'air néfaste du catholicisme, *l'aer nero,* dans ce monde tyrannisé par Satan ou le Pape, qui en est le prince, le seigneur suzerain (1).

(1) « La terre, le domaine du démon, est le lieu de punition, de pénitence, et les Cathares sont conséquents à leurs principes en soutenant que la terre est le séjour des damnés, QU'ELLE EST L'ENFER, et qu'il n'y en a pas d'autre. » (Moneta, 881 ; Rinieri, 1778; Schmidt, II, p. 29.)

Digitized by Google

Sémiramis est bien l'Église de Rome qui conduit à leur ruine ceux qui la suivent, *alla ruina;* car elle fut *jadis* l'épouse du Christ, à qui elle a succédé et dont elle a délaissé les voies; *succedette a Nino e* EU *sua sposa,* sa digne épouse, au temps de Pie et de Sixte, avant Sylvestre, le *primo ricco padre;* mais non plus au temps des Grégoire VII, des Boniface et des Clément. (*Voy.* Bossuet, *Hist. des var.*, l. XI, p. 490.) Nous rappellerons ici que l'Enfant Jésus dans les bras de la Madonne s'appelle le *bambino,* dont *Nino* est une abréviation familière.

Didon, celle qui se tua ou se livra à la Mort pontificale, quoique dévouée de cœur à la loi d'Amour, *s'ancise amorosa,* est une église Lombarde ou Cathare, restée veuve d'un certain Sichée, connu vulgairement sous le nom d'Arnaldo de Brescia, que firent périr sur le bûcher, en 1155, les ordres impitoyables d'Adrien IV, le Pygmalion romain, frère impie, meurtrier de ses frères, par soif de l'or, *auri sacra fames.* La Didon Bresciane se laissa égarer par les manœuvres du Capanée Tebaldo Brissato (*Enf.* XIV), et se révolta contre l'empereur Henri VII, *peccato carnale* dont le poëte lui garda rancune. La Créuse, qu'elle contrista en même temps que l'ombre de Sichée-Arnaldo, est la parole évangélique délaissée par le *Pius,* ou le Pape auquel elle se livra *amorosa* (1).

Cléopâtre, fille, femme et sœur des Ptolémées, est l'église de Sienne, personnifiée dans la Pia, parce que cette dame était de la famille des TOLOMEI ou des Ptolémées, et qu'elle avait épousé Nello, seigneur de la PIETRA, de même que l'église de Sienne s'était donnée à Rome, *Madonna Pietra,* ou à son seigneur suzerain. La Cléopâtre Siennoise est *lussuriosa,* par allusion aux habitudes somptueuses et au luxe des Siennois, devenus aussi partisans des vanités catholiques, *altra vanità,* que les Français eux-mêmes : *Fu giammai gente*

(1) En 1225, près de cent ans après le supplice d'Arnaud, il y eut à Brescia un combat entre les Cathares et les catholiques; ces derniers furent vaincus et plusieurs de leurs églises incendiées. (Raynald, XIII, 323, n° 47.) Les hérétiques de cette ville, protégés par une partie de la noblesse, étaient si puissants que, sans respect pour le clergé, ils entouraient de vénération leur ministre Guy de Lacha, en qui beaucoup d'entre eux voyaient un successeur de saint Jean. A sa mort il put être enterré sans opposition de la part du clergé catholique et sa mémoire resta en honneur dans la ville. En 1233 seulement, l'inquisition le fit exhumer et brûler. (Bzovius, 407, n° 11.) Ainsi point de doute touchant l'existence d'une église dissidente à Brescia. (*Voy.* pour les églises suivantes, Reinerus, *Summa,* 1767.)

Digitized by Google

si vana come la Sanese? (Enf. XXIX.) Nous avons là tout le procédé des personnifications dantesques par analogie de noms.

Dans l'Hélène pour laquelle se prolongèrent des temps si déplorables, comment méconnaître cette beauté Parfaite devant laquelle les vieillards eux-mêmes étaient en admiration, comme jadis ceux de Troie; pour qui déliraient jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans tant de fidèles d'Amour? Faut-il donc vous dire que cette Hélène n'est autre que l'église de Toulouse, qui se métamorphosera en Judith à la fin du poëme, l'église de Toulouse, *per cui tanto tempo reo si volse,* par le fait du *capo reo* et de la Rhéa romaine, sa *rea sposa,* quoi qu'en dise le philologue génevois, très-fort sur l'orthographe grecque, mais qui n'entend rien à l'orthographe italienne? Le chevalier Pâris, ravisseur adultère de l'Hélène languedocienne, aurait donc eu pour nom, Simon de Montfort. On sait que lui aussi finit par périr misérablement en laissant échapper sa belle conquête.

Le grand Achille est l'empereur Frédéric II qui, après avoir sévi contre l'hérésie sous la pression d'Innocent III, son Chiron, finit par prendre la défense de la foi dissidente, de celle qui devint sa dame, *Madonna,* dont il se fit le champion et combatit les ennemis, de concert avec les fidèles d'Amour, *con amore al fine combatteò.*

Combien Tristan, le chevalier Parfait, nous apparaît différent de l'orgueilleux Pâris, Simon de Montfort, le favori de Vénus Pandemos ou de la prostituée! Fidèle amant de la belle Essylt, Iseult, ou Isotta, la petite Isis Albigeoise, l'humble Griselidis de Boccace, dont Pétrarque faisait tant de cas, Tristan est tout bonnement, son nom aurait dû le trahir depuis longtemps, le représentant des Pauvres de Lyon, de cette église de Lyon, fondue plus tard avec celle de Toulouse, à qui Montfort fit passer de si tristes jours. Le bourreau est ainsi placé près de la victime.

Dans Tristan de Léonais ou du Lyonnais reconnaissez de plus le très-proche parent du Pauvre Guérin, ou *Guerino Meschino,* dont les aventures eurent, vers cette époque, tant de succès en Italie (1). Une fois convaincus que ces deux Pauvres chevaliers ne sont autres que des *Leonisti seu pauperes Lugduni,* comme les appelle le F. Rinieri, essayez un peu d'employer notre méthode d'interprétation, qui consiste tout bonnement à étudier l'histoire contemporaine et à rechercher le sens des mots, il vous sera facile alors d'appliquer leur vé-

(1) « La ville de Lyon se nommant alors *Leona* en latin, on appela les Vaudois *léonistes* ou *lionistes.* » (Bossuet, *Hist. des Var.* p. 254. *Voy.* l'Appendice II.)

Digitized by Google

ritable nom aux personnages qui figurent dans les romans dont ces chevaliers sont les héros, comme aussi dans bien d'autres. Vous inviterez alors les érudits à étudier d'un autre point de vue les ouvrages qu'ils commentent, en n'y cherchant que le sens littéral (1).

Doute-t-on encore que toutes ces figures mythologiques ou chevaleresques représentent dans le poëme des confraternités religieuses? Qu'on se reporte au XXXIIe chant du *Paradis*. Qu'y voit-on en regard des Didon, des Hélène, des Cléopâtre, apostates par faiblesse et devenues dans l'enfer terrestre de véritables payennes, par leur retour à l'idolâtrie catholique? Vous y voyez les églises restées, en totalité ou en partie, fidèles à la religion de l'amour, à savoir : l'Ève florentine, la Rachel gnostique, la Sara piémontaise, la Rebecca lyonnaise, la Judith languedocienne, la Ruth ferraraise, la syrienne Anne, savourant les joies du ciel en récompense d'une foi inébranlable; toutes israélites, remarquez-le, sans la moindre petite sainte romaine, pour leur faire pendant; puisque Lucie elle-même, la vierge sicilienne, en ne la considérant pas comme purement symbolique, personnifierait l'église de Syracuse, dont la constitution remonterait à Frédéric II. Criminelles aux yeux du poëte, les unes sont poussées à leur ruine par la romaine Semiramis, la prostituée de Babylone, l'épouse infidèle du Christ; les autres s'enivrent de bonheur en contemplant les perfections de la lombarde Marie, l'église immaculée de Mantoue, la mère du rédempteur de l'Italie. Ainsi correspondance parfaite entre la fin et le commencement du poëme. Ainsi contrôlées l'une par l'autre, il semble que l'interprétation du ch. V de l'*Enfer* et celle du XXXIIe du *Paradis*, arrivent, en se prêtant un mutuel appui, à un degré d'évidence qui laisse peu de prise au doute. Mais poursuivons.

Les ombres gémissantes, *ch' amor di nostra vita dipartille*, représentent ceux, en si grand nombre, qui cédèrent à la crainte, à la violence ou à l'intérêt; ceux que l'amour des biens temporels, l'amour mauvais, comme l'appelle Dante, celui qui peuple son *Enfer*, fit

(1) Engagez-les à repasser attentivement tout ce qui a été écrit en langue *limosine*; non pas dans la langue des Limousins, mais dans celle des Provençaux, cet idiome des Pauvres de Lyon, langage de l'aumône, *limosina*. Ils comprendront alors que les Papes avaient de puissantes raisons pour vouloir anéantir et dans ses monuments écrits et dans son usage journalier ce truchement de l'hérésie; de même que Clémence Isaure, issue, croit-on, des comtes de Toulouse, en eut d'excellentes pour ressusciter, vers 1490, sous le nom de *Jeux Floraux*, un établissement signalé, au XIIIe siècle, sous le nom de *Collége de la Gaie science*. Bon sang ne peut mentir. (*Voy.* l'Appendice III.)

Digitized by Google

s'éloigner de leurs frères et renoncer à la vie des Parfaits, se séparer d'eux, *di nostra vita.*

Après avoir entendu Virgile ou de Virgilio, lui désigner par leur nom de convention les anciennes églises sectaires, vaudoises ou cathares, leurs féaux champions et leurs persécuteurs félons, *nomar le donne antiche e i cavallieri,* ces dames et ces chevaliers que l'Arioste devait chanter après lui dans son *Roland furieux* (1), Dante s'enquiert de deux ombres, que la bourrasque guelfe n'a pas grand'peine à emporter, *si paion al vento leggieri.* Certain que ce sont des coreligionnaires, des croyants de la religion d'amour, si différente de la religion de haine des Papes, puisque *amor li mena,* il les prie de venir lui parler, si cela ne peut nuire à la cause impériale, à son cher *Arrigo Lucemb. Templaro, Re, Imperatore,* qui est ainsi l'*autre,* et non pas Dieu, s'A. L. T. R. I. *nol niega.* A son appel affectueux, *affettuoso grido* (comment n'aurait-il pas été toute tendresse pour des frères malheureux?), les deux âmes souffrantes viennent à lui, comme des colombes, oiseaux de l'amour, et symboles de résurrection, ayant bon vouloir de rentrer au doux nid ou au temple de Rimini, *al dolce nido dal voler portat.*

L'une d'elles prend la parole; mais, remarquez-le, elle s'exprime le plus souvent au pluriel, comme peut le faire un être collectif : *Noi che tignemmo 'l mondo di sanguigno,... noi pregheremmo... noi udiremo e parleremo a vui...* et pourtant elle est seule à parler. Elle s'adresse au poëte en l'appelant *animal grazioso e benigno,* pour indiquer que son *âme,* à la différence de celle des brutes catholiques, est illuminée par la *grâce* et amoureuse du bien, de B. EN., c'est-à-dire de Béatrice et d'Enrico. Elle lui déclare que si le monarque universel, l'Empereur, lui était favorable, *amico,* elle prierait dévotement L. VI, le Luxembourgeois VIe du nom d'Henri, de lui faire obtenir le triomphe de sa religion d'amour et de paix, *per la* TUA PACE. Elle ne lui décline pas son nom de Francesca, c'est-à-dire la Française, la Vaudoise, non plus que celui de son fidèle Polo, contraction de *Popolo,* elle s'en fie pour cela à son intelligence. Mais elle lui apprend qu'elle est native des bords de l'Adriatique, où Ravenne avait en effet son église Vaudoise (Rinieri), constituée sous les auspices de Guido de Polenta, près duquel Dante finit ses jours dans l'exercice de son apostolat; sur cette plage où le Pô, dont on se rap-

(1) *Le donne, i cavallier, l'arme, gli amori*
Le cortesie, l'audaci imprese, io Canto, etc:

Digitized by Google

pelle que l'hérésie a suivi le cours (*Enf.* XX et *Par.* XV) depuis la vallée d'Agrogna jusqu'à Mantoue, puis jusqu'à Ferrare, va se jeter dans la mer, afin d'obtenir la *paix* pour lui-même et pour les pauvres Vaudois qui ont suivi son cours, *per aver pace co'* SUOI SEQUACI.

La religion d'amour pour laquelle s'enflamment facilement les nobles cœurs, qui les anoblit même encore (*Convito* IV), *amor ch' a gentil cor ratto s'apprende,* fit que le bon peuple de Rimini s'éprit de la belle enveloppe ou du beau Temple, *della bella persona che mi fu tolta,* dont fut expulsée, par trahison et violence sanguinaire, la belle confraternité vaudoise. (Innoc. III, Epist., l. VII, *ep.* 37; L. c. II, II, 473.) Manière d'agir toute guelfe, dont gémit encore la pauvre Française, *e 'l modo ancor m'offende,* attendu que les Malatesta continuent de la traiter très-brutalement dans ceux de ses membres qu'ils peuvent atteindre (1). L'amour, par une juste réciprocité, *ch'a nullo amato amar perdona,* me fit aimer mon fidèle peuple de Rimini (*Polo*) ; aussi, ne m'abandonne-t-il pas dans les tribulations que Rome me fait subir, *ancor non m'abandona.* La religion d'amour nous a valu la mort au même moment, l'Église et ses membres ne faisant qu'un, *amor condusse noi ad una morte ;* Caïne, séjour des Guelfes, des apostats, des traîtres envers leurs anciens frères, attend le boiteux Gianciotto Malatesta, l'un de ces dogues de Verrucchio, dont les crocs ne cessent de se tremper dans le sang vaudois, *fan de' denti succhio* (Enf. XXVII), tyran farouche, qui s'est montré aussi impitoyable envers l'église sectaire qu'il l'avait été envers les deux amants, dont l'un était son propre frère.

Dante est profondément affligé du désastre de l'église de Rimini et il s'écrie : Combien de douces pensées de paix et de charité évangélique, combien d'espérances d'un meilleur avenir, *quanti dolci pensier, quanto disio,* nourrissaient nos frères ! Et voilà pourtant ce qui leur a valu un traitement si cruel, *menò costoro al doloroso passo !* Puis s'adressant à l'église persécutée : Fille des vallées, pauvre Française abreuvée de douleurs et d'angoisses, humble église éprouvée si cruellement, tes martyrs m'inspirent la plus profonde pitié et me réduisent, quelque tristesse que j'en éprouve, à feindre l'orthodoxie, *Francesca, i tuoi martiri a lagrimar* (papiser) *mi fanno tristo e pio*

(1) « Les Cathares de Rimini entretenaient encore, en 1267, des relations avec ceux des villes lombardes. (Muratori, *Antiq. Ital.* V, 131.) Il y eut même en cette ville une rue qui porta longtemps le nom de *rue des Patérins.* » (Krone, 21, note 5. Schmidt, *Hist. des Cath.* I, p. 177.)

Digitized by Google

(suivant de *madonna Pietà*). Mais dis-moi, au temps où tu étais timidement désirée par les nobles cœurs de Rimini, *al tempo dei dolci sospiri*, comment leurs dispositions craintives à embrasser la religion de l'amour, *i dubbiosi desiri*, se manifestèrent-elles pour toi?

Si tu désires connaître le premier germe de notre amour, *la prima radice del nostro amore*, je ferai comme une pauvre Vaudoise obligée d'afficher l'orthodoxie, *come colui che piange e dice*. Tu sais que notre propagande se fait à l'aide des poëmes et des romans sectaires des Provençaux. Or donc, un jour que nous nous délections à une prédication (*Lettura*, instruction), dont le texte était pris du roman albigeois de Lancelot, où ce chevalier du Saint-Graal embrasse la religion de l'amour, *amor lo stringe* (le texte original est perdu), nous n'avions pas de profanes avec nous et nous ne soupçonnions pas qu'on nous épiât, *soli eravamo e senza sospetto;* plus d'une fois cette lecture, *quella lettura*, cet enseignement (en anglais *lecture*, et instruction chez les Maçons français), attira notre attention, *gli occhi ci sospinse*, et, en même temps, ne laissa pas que de nous effrayer, *scolorocci 'l viso;* mais un passage du livre triompha de nos hésitations, un *punto fu che ci vinse:* quand nous lûmes que l'amant de la foi réduite à végéter au fond des bois, d'où son nom de Genièvre, lui donnait l'*osculum fraternitatis* et recevait d'elle, en échange, le *consolamentum:* mot à mot: baisait son sourire ou adorait ses persuasions (*Convito*), *il disiato riso esser bacciato da cotanto amante*. Alors ce peuple de Rimini, personnage collectif, COTANTO *amante*, qui, malgré notre désastre et le déguisement auquel nous sommes réduits, ne se séparera jamais de moi, restera fidèle à sa foi, me baisa de même la bouche, m'adora et reçut de moi le *consolement*, tout en tremblant d'avoir à compter avec Rome, *la bocca mi bacciò tutto tremante*. Il me donna le baiser de paix, *d'adorare*, (d'où, B. EN. *adorò* (Purg. v), rendant par là hommage à ma seconde beauté, comme tu le dis de la bouche de Béatrice. Le livre sectaire fut ainsi notre entremetteur, et aussi Arnaud Daniel, ce *galeotto*, ce vaurien albigeois qui l'écrivit (Tasse). Nous n'eûmes pas besoin d'en entendre davantage. Notre conversion à la religion de l'amour étant désormais un fait accompli, *Quel giorno più non vi leggemmo avante*. (*Voy.* l'Appendice IV.)

Tandis que s'exprimait ainsi l'église vaudoise de Rimini, son peuple fidèle faisait mine d'orthodoxie, *piangeva*, et comme il était ami d'A. L. T. R. O. (Arrigo, Lucemb. Templaro, Re Ottimo), j'en fus appitoyé et effrayé tout à la fois, au point de faire comme lui, en feignant d'adorer dame Piété et de me montrer bien moins Vaudois

Digitized by Google

que je n'étais, *io venni meno;* je tombai même jusqu'à affecter les dehors du catholicisme, *caddi come corpo morto cade.*

Nous n'ajouterons rien à cette interprétation qui se réduit à une traduction presque littérale.

De même que Francesca, la *Pia* des Tolomei, la pauvre dévote du *Purgatoire,* chant V, personnifie une communauté sectaire; elle est l'église de Sienne, trahie par un pasteur apostat, qui l'avait épousée avec l'anneau rituel, *innanellata pria, disposando, m'avea con la sua gemma,* Église dont les membres, réduits à se disperser, se réfugièrent dans la Maremme, où ils furent moissonnés pour la plupart par la misère et par l'insalubrité de l'air, *Sienna mi fe : disfecemi Maremma;* or nous ne serions nullement surpris quand ce pasteur apostat n'aurait été autre que l'évêque de Sienne, qui, sur la dénonciation d'Albert, livra au bûcher le pauvre Griffolino d'Arezzo, pour tentative d'embauchage, c'est-à-dire, pour avoir tenté d'initier à l'art royal, *volle ch'io gli mostrassi l'arte,* celui qu'il appelait son fils, *che l'avea per figliuolo.* (*Voy.* Enf., XXIX, note 20.)

Ainsi, par la toute-puissance du génie, deux aventures véritables ont été si habilement détournées de la réalité, pour servir de voile symbolique à des faits non moins réels, que la fiction a étouffé la catastrophe historique sur laquelle se concentrait tout l'intérêt du poëte. Qui se doute aujourd'hui des persécutions endurées par les Vaudois dans Rimini et dans Sienne, lorsqu'il n'est personne qui ne se soit attendri sur la triste fin des deux amants et sur celle de la Pia? Eh bien, ces deux tragiques aventures contribuèrent sans doute puissamment, en ces temps de persécutions et de prosélytisme, à recruter de nombreux croyants à l'église proscrite. *O sancta poesia,* mais aussi *sancta simplicitas!*

Ce double épisode, dont la signification ne saurait plus guère laisser d'incertitude, fait naître un doute dans mon esprit, comme dit Dante, et j'espère que ce doute me vaudra quelque faveur de la part de ceux dont l'âme poétique ne renoncerait pas sans regret à la gracieuse réalité de deux jeunes femmes dont le nom s'est perpétué glorieux d'âge en âge, Béatrice et Laure. S'il est désormais démontré que l'immortel auteur de la Comédie a trouvé moyen de ramener à l'état de figures et de créations symboliques des personnages dont l'existence est historiquement prouvée, que d'individualités réelles il a fait des êtres collectifs, à raison de certains rapports de nom, de même qu'il a déguisé sous des noms mythologiques des personnages contemporains ou appartenant au siècle précédent, nous pourrions

Digitized by Google

bien avoir été trop loin en reléguant absolument Béatrice et l'amante de Pétrarque au rang des pures fictions. Nous serions donc assez disposé à admettre que Dante, gardant un tendre souvenir d'une jeune fille, objet d'un premier amour, se serait complu à en faire le personnage capital de son poëme et la personnification de sa foi, d'autant plus que les noms jouent, comme on l'a vu, un grand rôle dans la symbolique dantesque, et que celui de Béatrice avait en lui-même une signification en parfait rapport avec le sujet. Nous en dirons autant pour Pétrarque et Laure. Mais qu'on ne nous en demande pas davantage, nous ne saurions aller au delà de cette concession.

On ne comprend peut-être pas bien encore comment un roman du Saint-Graal, celui de Lancelot par exemple, dont nous n'avons plus que des imitations paraphrasées, celui de Tristan, ou la fin tragique de Francesca et de la Pia, pouvaient venir en aide au prosélytisme vaudois; ni pourquoi ce prosélytisme procédait par figures et mots à double entente, à la manière de Griffolino d'Arezzo.

Afin donc de donner une idée de la manière dont se faisait cette propagande, des précautions dont s'entouraient les missionnaires apostoliques et des figures employées par eux, pour sonder les dispositions de ceux qu'ils espéraient convertir, nous transcrivons en note tout un chapitre du F. Rinieri, qui peut paraître assez curieux à connaître (1). Passages de l'Écriture, trésors ou secrets merveilleux

(1) *Quomodo se ingerant familiaritati magnorum.*

Hæretici callide student qualiter se ingerant familiaritati nobilium et magnorum. Et hoc faciunt hoc modo :

Aliquas merces gratas, ut annulos et *pepla* Dominis et Dominabus exhibent ad emendum. Quibus venditis, si homines quærant ab eo: Habes plures ad vendendum? Respondet : Habeo pretiosiores gemmas, quam sunt istæ ; has vobis darem, si faceretis me sicurum, quod non proderetis me clericis. Securitate itaque accepta, dicit : Habeo *gemmam adeo fulgentem*, *quod homo per eam cognoscit Deum*. Aliam (habeo) quæ tantum rutilat, quod *amorem Dei accendit in corde habentis eam*, et sic de cæteris ; *gemmas dicit metaphorice*. (La pierre de l'anneau d'Angélique est de cette famille.) Postea recitat sibi aliquod devotum capitulum, ut est id Lucæ : *Missus est angelus Gabriel*, etc. Vel de sermone Domini, Joann. XIII : *Ante diem festum*, etc. Cum igitur inceperit auditori placere, tum subdit capitulum Matth. XXIII : *Super cathedram Moysi*, etc. *Væ vobis, qui tulistis clavem scientiæ; ipsi non intratis, et cæteros intrare prohibetis*. Et illud Marci : *Væ vobis, qui devoratis domos viduarum*, et quæ sequunt. Quæsitus autem ab auditore, de quo istæ imprecationes intelligantur, respondet de *Clericis et religiosis*.

Post, hæreticus facit comparationem status Ecclesiæ Romanæ ad statum ipsorum, sic dicens : Doctores Romanæ Ecclesiæ sunt *fastuosi in vestibus et moribus*.

Digitized by Google

annoncés avec mystère, poésies amoureuses ou récits chevaleresques piquant vivement la curiosité et amenant des explications plus ou moins étendues, selon la disposition manifestée par les auditeurs, allusions agressives contre les désordres du clergé, citations de l'Écriture sainte, tout était mis en œuvre pour recruter mystérieusement des croyants à la religion de l'amour; en luttant pied à pied contre la religion de haine et ses ministres tout puissants. Mais ces missionnaires, constamment sur la brèche, où ils affrontaient des périls incessants, avaient la foi qui enfante des prodiges, et c'est à cette foi enthousiaste que nous devons des chefs-d'œuvre, comme la Comédie, les poésies de Pétrarque, le Roland, la Jérusalem, etc.

Ecoutez maintenant Bossuet vous disant, d'après Pilichdorff (c. x, p. 280) : « Ils n'allaient point comme un saint Bernard, comme un

Matth. XXIII : *Amant primos recubitus et vocari appetunt ab hominibus Rabbi :* Rabinos vero tales non quærimus. Item ipsi *sunt incontinentes;* sed unus quisque nostrum *uxorem suam habet* et cum ea caste vivit. Item, *sunt divites et avari*, quibus dicitur : *Væ vobis divitibus qui habetis hic consolationem vestram!* Item, *sunt voluptuosi*, quibus dicitur : *Væ vobis, qui devoratis domos viduarum*, etc.! Nos vero utcumque sustentamur. Item, ipsi *pugnant et bella inducunt et mandant occidi et incendi pauperes;* quibus dicitur : *Omnis qui acceperit gladium, gladio peribit.* Nos vero ab eis *persecutionem patimur propter justitiam.* Item, comedunt panem ociosum, nihil operantes. Nos vero manibus operamur. Item, ipsi volunt esse doctores soli; quibus dicitur Matth. XXIII : *Væ vobis, qui tulistis clavem scientiæ!* Apud nos vero *tam feminæ quam viri docent* (c'est pourquoi les femmes vaudoises de Florence devisaient si bien de Troie, de Rome et de Fiesole) et discipulus septem dierum docet alium. Item, rarus est doctor, inter eos, qui tria capitula continuata Novi Testamenti litteraliter sciat corde. Apud nos vero *rarus est vir vel femina qui textum non sciat* VULGARITER *recitare.* Et quia *veram fidem Christi habemus*, et sanctam vitam et doctrinam, docemus omnes nos; ideo *scribæ* et *pharisæi gratis persequuntur nos* ad mortem, ut Christum.

Præterea ipsi tantum *dicunt et non faciunt*, et alligant onera gravia in humeros hominum, sed digito suo hæc non movent, Nos vero *omnia facimus quæ docemus.* Item. plus cogunt servari *traditiones hominum* quam Dei mandata, ut *jejunia, festa, ire ad Ecclesiam*, et multa alia, quæ sunt *hominum instituta.* Nos vero tantum doctrinam Christi servare suademus et apostolorum. Item, ipsi pœnitentes onerant pœnis gravissimis, quas nec digito movent. Nos vero, exemplo Christi, dicimus peccatori : *Vade viam, et amplius noli peccare.* Et ei per manus impositionem (la consolation) omnia peccata relaxamus, et *animas transmittimus in morte ad cœlum.* Ipsi autem *fere omnes animas transferunt ad infernum.*

His et aliis propositis, dicit hæreticus : Pensate quis status sit perfectior et quæ fides, nostra vel Ecclesia Romana? et illam eligite. Et sic a fide catholica subvertitur, per errores eorum aversus. Et sic credens ipsorum et receptator et fautor et defensor, et per plures menses ipsum occultans, in domo discit de secta ipsorum. Reinerus. (*Cont. Waldenses.* Cap. VIII, p. 273.)

Digitized by Google

saint François, attaquer, au milieu du monde, les impudiques, les usuriers et les autres pécheurs publics, pour tâcher de les convertir. (Comment l'auraient-ils fait si la prédication leur était interdite sous peine du feu?) Ceux-ci, au contraire, s'il y avait dans les villes ou dans les campagnes des gens retirés et paisibles, c'était dans leurs maisons qu'ils s'introduisaient avec leur simplicité apparente. A peine osaient-ils élever la voix, tant ils étaient doux. Mais les *mauvais prêtres* et les *mauvais moines* étaient mis aussitôt sur le tapis; *une satire subtile et impitoyable* prenait la forme du zèle; les bonnes gens qui les écoutaient étaient pris; et, transportés de ce zèle amer, ils s'imaginaient devenir encore plus gens de bien en devenant hérétiques. Ainsi tout se corrompait. Les uns étaient entraînés dans le vice par *les grands scandales qui paraissaient dans le monde de tous côtés.* Le Démon prenait les simples d'une autre manière, et, *par une fausse horreur des méchants,* il les aliénait de l'Église, *où l'on en voyait tous les jours croître le nombre.* » (Hist. des Var., p. 585).

Voulez-vous des renseignements plus précis, plus détaillés? M. Schmidt va vous les fournir : « Rien n'égalait chez eux (chez les Parfaits ou pasteurs évangéliques) l'enthousiasme pour leur église, la force de leur conviction, leur zèle pour la propagation de leur foi. Ils s'exposaient à tous les dangers, ils traversaient, comme disent quelques auteurs, les pays et les mers, dans l'espoir de convertir une âme à leur secte. (Eckbertus, 899; Lucas Tud. préf. Humbert de Romanis, 447). Tantôt *ils voyageaient comme pèlerins*, tantôt ils se faisaient recevoir comme ouvriers dans les nombreux ateliers de tisserands du Midi ou de la Flandre; tantôt ils parcouraient les pays comme marchands, s'arrêtant dans les lieux où se tenaient les grandes foires du moyen âge, s'y mêlant aux vendeurs et aux acheteurs, et saisissant toutes les occasions pour entamer des conversations religieuses (1152, *Fasti Corbienses,* 77. *Innocentii III,* Epist. l. x, *ep.* 206, Baluze, II, 125. Lettre d'Yves de Narb. *ap.* Matth., Paris, 413.)

« Quand il s'agissait de faire des prosélytes, *leur prudence égalait leur zèle;* avant de s'adresser eux-mêmes à ceux qu'ils voulaient gagner, ils envoyaient auprès d'eux des croyants, pour exciter leurs désirs spirituels, ou bien aussi leur simple curiosité. Tantôt c'est un croyant, accompagné d'un Parfait, qui entre chez un ami pour lui demander l'hospitalité pour la nuit; le croyant commence par parler de la nécessité du salut et de la difficulté d'y parvenir; le soir, le Parfait vient s'asseoir au foyer avec les habitants de la maison, et leur

Digitized by Google

demande s'ils veulent entendre « quelques bonnes paroles ; » il parle alors « d'une manière excellente de Dieu et de l'Evangile. » Etonnés et curieux, les assistants vont engager leurs amis et leurs voisins à se joindre à eux, pour entendre les discours de cet homme ; quand même ils apprennent finalement qu'il est un hérétique, ils le vénèrent néanmoins comme « un bon chrétien, » comme un « ami de Dieu, » et le prient de continuer ses instructions. (1309. *Liber sent. inquis. Tolos.* 23. Berthold's *Predigten,* 307.) Tantôt un croyant, conversant avec un ami, l'exhorte à songer au salut de son âme, et à se rendre à Dieu. L'ami demande : « Comment le pourrai-je faire ? » et le croyant répond : « Si tu veux m'en croire, tu le pourras bien ; tu sais que Jésus-Christ a souffert la persécution pour nous ; si donc nous voulons être sauvés, il faut que nous le soyons par ceux qui sont persécutés comme lui et à cause de lui. » L'ami demande quels sont ces hommes, et *on le conduit dans une réunion* où il voit avec quel respect on écoute les discours et on reçoit la bénédiction des Bonshommes ; il vient les visiter plus souvent et finit par s'attacher à leur foi. » (Arch. de l'inq. de Carc. 1305. Doat. XXXIX, f° 94b et suiv.)

« Souvent aussi, suivant un adversaire de la secte, *on commence par exciter chez les pauvres l'aversion pour un clergé comblé de richesses et ne se souciant pas de la misère du peuple.* On leur dit qu'à l'exemple de l'Église primitive, aucun chrétien ne devrait être ni plus riche ni plus pauvre que l'autre, et que *le vrai christianisme n'est que là où la communauté des biens est établie,* pour l'association des Parfaits, et où, tous ensemble, les Parfaits comme les croyants, se réunissent pour soulager les infortunes de ceux qui n'ont rien. « Veux-tu donc sortir de ton état misérable, viens à nous, nous aurons soin de toi, tu n'auras plus à lutter contre l'injustice du sort. (Joachim, *in Apocal.*, f° 13 1a.)

« L'instruction que les Parfaits donnaient à ceux qui s'étaient réunis pour les entendre, commençait d'ordinaire par les doctrines pratiques, par ce qui se rapporte aux devoirs de la vie. A cela se rattachait *l'enseignement anti-catholique sur les vices du clergé et sur le joug sous lequel il tenait le peuple, sur les doctrines qui répugnaient au sens commun ou qu'on taxait d'idolâtrie, comme la transsubstantiation et la vénération des images.* Ce n'est qu'après avoir ainsi disposé les âmes, qu'ils disaient que l'*Écriture sainte a un sens qu'eux seuls pouvaient expliquer et qu'ils abordaient l'enseignement sur la partie métaphysique et théologique* de leur système. Ils terminaient en persuadant à leurs auditeurs que *l'Eglise de Rome n'est pas la*

Digitized by Google

vraie, et que pour être « bon chrétien, Bonhomme, » et pour arriver à une « bonne fin, » il fallait entrer dans l'église cathare, seule dépositaire de la vérité et des moyens de salut. » (Actes de l'Inq., *passim.*)

« On raconte aussi que maintes fois, après avoir attiré des catholiques dans leurs réunions, ils établissaient entre eux-mêmes des controverses sur les dogmes de l'Eglise et sur ceux de la secte ; l'un d'eux se chargeait du rôle d'attaquer l'hérésie, et finissait par s'avouer vaincu par son adversaire, afin de faire croire aux catholiques présents que les arguments cathares étaient irrésistibles. (Lucas Tudensis, 161.) *Sur les hommes lettrés, on agissait par des écrits*, qui exposaient le système dualiste et combattaient le catholicisme. Çà et là on déposait sur les bords des grandes routes, ou au milieu des forêts, des traités contenant les doctrines cathares, *revêtues de quelques formes orthodoxes ;* les pâtres ou les chasseurs qui les trouvaient les apportaient aux prêtres, et beaucoup de ceux-ci se laissaient, à leur insu, séduire à l'erreur. (Lucas Tudensis, 184.) On composait même des *chansons hérétiques*, que l'on enseignait aux enfants, *qui les chantaient dans les rues*, pour exciter l'attention du peuple. » (Berthold, 308. Schmidt, *Hist. des Cath. ou Albigeois*, II, 159 et suiv.)

Qu'on se rappelle tant de *canzoni* amoureuses, inintelligibles ou du moins incomprises aujourd'hui, composées par Dante, Cavalcanti, Cino de Pistoia, Pétrarque et bien d'autres; compositions alors populaires; comme aussi la Comédie, dont les vers étaient dans la mémoire de simples artisans, et de gens de la dernière classe, que l'on commentait cent ans après dans les Églises; les strophes de l'Arioste et du Tasse, chantées par les gondoliers de Venise, où l'hérésie avait à peu près ses coudées franches; la seigneurie s'y étant constamment refusée à l'établissement d'un tribunal inquisitorial composé de moines. (Sarpi, *Hist. dell' inq. in Venezia.* Limborch, 63 et suiv.)

Ceux qui, après avoir lu attentivement cette longue citation, si riche en précieuses révélations, en feront leur profit pour apprécier certains faits connus de la vie de Dante, ses voyages dans presque toutes les parties de l'Italie, en France, en Angleterre même, dit-on, sa profession, au moins officielle, de médecin, sa vaste érudition, surtout comme théologien; pour bien étudier ensuite sa manière de procéder dans la Comédie, les questions religieuses qu'il y soulève, les controverses qu'il y fait engager, et surtout ce qu'elles ont d'illogique en apparence dans leurs conclusions; ceux-là pourront difficilement méconnaître en lui l'apôtre enthousiaste de l'hérésie, son mission-

Digitized by Google

naire, son poëte et son docteur, en même temps que son diplomate et son homme d'État. Il leur faudra reconnaître alors que la Comédie, ce poëme encyclopédique, où se trouve résumé tout ce que l'humanité avait amassé de savoir au moyen âge, a été composé par lui tout à la fois comme machine de guerre et comme moyen de recrutement, afin que, répandue et prônée par les croyants, commentée par les Parfaits, elle eût à devenir, comme les compositions en vers et en prose qui l'avaient précédée, *versi d'amore e prose di romanzi,* une arme d'autant plus redoutable qu'elle frapperait dans l'ombre; une sauvegarde pour les propagateurs de la religion d'amour, enfin un appât pour la foule attirée vers eux par les prestiges d'une poésie sans rivale et par une avide curiosité.

Tels étaient les moyens en usage dans l'église sectaire pour recruter ses rangs en bravant la persécution, les anathèmes et les bourreaux. C'est ainsi que les troubadours étaient devenus pour elle des auxiliaires si puissants et si dévoués. C'est ainsi que Dante fut amené à composer son poëme dans un système tel qu'il pût suppléer et continuer leur propagande religieuse, au moins en Italie. Mais pourquoi, demande-t-on, écrire dans un langage accessible seulement à un petit nombre d'initiés? Précisément afin d'exciter la curiosité par l'étrangeté des images, par la vivacité des couleurs, par la magnificence de la poésie, de donner l'éveil au sentiment religieux par des controverses sophistiques à double face, et de préparer un accueil favorable à ceux-là qui se présenteraient dans les villes et les châteaux porteurs du précieux manuscrit, en se déclarant aptes à en expliquer les figures et le sens interne. Le poëme sacré, *poema sacro*, fut indubitablement destiné par son auteur à remplacer « l'exemplaire du Nouveau Testament, qui jamais ne quittait les Parfaits et qu'ils portaient sous leur manteau dans une bourse de cuir. (Schmidt, II, 95.) Ce livre, en temps de persécution, était contre eux un témoignage accusateur. Mais comment incriminer, soupçonner même la très-orthodoxe Comédie, composée sous l'inspiration de la très-sainte et très-humble Béatrice, si remplie de dévotion pour Marie, qu'elle eut toujours en grande vénération. (*Vita nova.*) Caton d'Utique, lui-même, à la porte du Purgatoire, était admis, sous une si bonne garantie, comme un saint catholique.

Représentez-vous un de ces ministres vaudois désignés par le nom de Parfaits, introduit au foyer de quelque famille de la riche bourgeoisie ou de la noblesse, déployant les pages du poëme divin et commençant la lecture des passages qu'il suppose les plus propres à

Digitized by Google

faire impression sur ses hôtes, étudiant sur chacun d'eux l'effet qu'ils produisent, les réflexions qu'ils suggèrent, et réglant en conséquence les développements à donner à sa glose. Vous pourrez vous faire alors une idée de ce qui se passa au commencement du XIVe siècle lors de l'apparition de la Comédie. Vous comprendrez comment surgirent de tous côtés tant de commentateurs, fort habiles à noyer le sens intime sous la lettre, dans leurs annotations manuscrites, dont beaucoup ont survécu; mais réservant pour des conférences secrètes, pour les veillées du manoir, les explications orales, qui encore n'étaient données que peu à peu, et à mesure que l'initiateur acquérait plus de confiance dans la discrétion de l'initié. Vous comprendrez alors l'intérêt qui, dès le début, s'attache au poëme, l'attention générale qu'il excite, l'admiration dont il devient l'objet, au point de rentrer en triomphe dans Florence, pour y être commenté par Boccace en pleine Église catholique. Or que fait Boccace? Fidèle aux us de ses coreligionnaires, il lit en public un docte commentaire, dont il nous est resté partie, il s'y étend longuement sur ce que chacun sait, sans jamais s'écarter de la lettre; mais il connaît ses auditeurs, il a remarqué leurs impressions, entendu les réflexions de chacun d'eux; il a pu faire son choix dans le nombre, et il sait à coup sûr ceux avec lesquels il peut s'ouvrir plus ou moins, dans des entretiens secrets, sur l'esprit et le but d'un poëme dont il a, comme Pétrarque, l'intelligence au plus haut degré; car il est certain que ceux-là ne le trahiront pas. Peut-être même à cette époque, où l'albigéisme ayant cessé d'être redoutable à ses yeux, Rome avait pris le parti de croire à l'orthodoxie de l'Alighieri, celui qui se serait avisé de révéler la nature sectaire du poëme aurait-il payé cher sa trahison et subi lui même, comme hérétique, le châtiment qu'il aurait cru faire tomber sur d'autres. Voilà comment Rome aurait contribué pour sa part à épaissir les voiles dont l'auteur florentin avait enveloppé sa création, comment elle aurait aidé Béatrice à passer aux yeux de la foule pour la personnification de la théologie catholique, Francesca de Rimini et la Pia, pour de tristes victimes de l'amour et d'une jalousie barbare.

Nous pensions pouvoir à l'occasion de cet Episode des deux amants de Rimini, dont le Roman de Lancelot semblerait avoir amené la sanglante catastrophe, pouvoir traiter avec quelque développement la question des Romans de chevalerie, qui, pour nous, ont été inspirés par le même esprit d'opposition à l'Église romaine; mais l'attention doit être fatiguée par un commentaire déjà bien long, et cela nous

Digitized by Google

mènerait trop loin, à la fin d'un travail qu'il n'a pas tenu à nous d'abréger.

En ce qui concerne particulièrement ceux du Saint-Graal, M. H. Martin a très-judicieusement signalé leur origine et l'élément kimrique qui y domine ; quant à l'esprit albigeois qui leur a donné la forme et qui fut, pour parler comme Dante, leur *virtù informativa*, il a échappé à son habile et judicieuse critique. Sans faire remonter jusqu'en 720 l'ancien livre intitulé : *De rege Arthuro et rebus gestis ejus. De Mensa rotunda et strenuis equitibus*, par un auteur anonyme, dont Pitts fait mention sous le nom de l'*Hermite breton* (*Hist. of English poetry, I, p. X, note* 6), nous croyons pouvoir affirmer qu'il a eu la même origine que les romans du Saint-Graal ; que celui de Lancelot (d'*ancellus*, servant de Dieu), et qu'il a été écrit en Angleterre, dans la langue anglo-saxonne par un affilié du Temple. Pour nous, Gauthier Map, le prétendu chapelain de Henri II, le même à qui sont attribuées des satires très-âpres contre Rome et le haut clergé, est le pendant, en Angleterre, de l'archevêque Turpin en France. Le monarque farouche qui faisait assassiner Thomas Becket, se souciait certe assez peu des chants et lais des bardes bretons pour que personne s'occupât de les réunir dans l'espoir de lui être agréable ; mais il était bon de donner le change en assignant au livre une source orthodoxe. Avec ce passe-port il put être traduit de l'anglais en français par Luces de Gast, Robert et Elie de Borron, comme aussi par Guyot de Provins, trouvère champenois, devenu Bénédictin de Cluny, l'auteur de la *bible Guyot*, œuvre anti-romaine d'une extrême virulence. Il en fut fait aussi des versions en allemand, sur la leçon de ce dernier, puisque le Templier Souabe, Wolfram d'Eschenbach, déclare dans son *Parceval*, avoir suivi *Kiot*. Au témoignage du Tasse, Arnaud Daniel donna une traduction du Lancelot ; enfin, « il y en eut dans toutes les langues du monde civilisé. » (Paulin Paris, lettre à M. de Montmerqué.) Les évangiles apocryphes adoptés par les Albigeois, notamment celui de Nicodême, eurent ainsi libre carrière dans toute la chrétienté et purent, à l'abri de leur déguisement anglo-breton, circuler impunément sous les yeux de l'inquisition. *Hic fecit cui prodest.* Nous nous bornerons à cette simple exposition et nous renverrons au t. III de l'*Hist. de France*, par M. H. Martin. On y trouvera une remarquable appréciation critique de la littérature chevaleresque ; il sera facile, pour ceux qui se placeront à notre point de vue, de rectifier ce qu'elles ont d'erroné en certaines parties. (*Voy.* l'Appendice V.)

Digitized by Google

On y remarque surtout les lignes que nous transcrirons ici. Outre qu'elles font foi d'une grande justesse de coup d'œil chez l'honorable écrivain, elles prouvent que nous n'avons pas été si mal inspiré en rattachant la Maçonnerie au Temple et en signalant le poëte Florentin comme affilié à cet Ordre prescrit :

« Dans le *Titurel*, la légende du *Graal* atteint sa dernière et splendide transfiguration, sous l'influence d'idées que Wolfram semblerait avoir puisées en France et particulièrement *chez les Templiers du midi de la France*. Un héros, appelé Titurel, fonde un Temple, pour y déposer le saint *Vaissel*, et c'est le prophète Merlin qui dirige cette construction mystérieuse, initié qu'il a été, par Joseph d'Arimathie en personne, au plan du Temple de Salomon. La chevalerie du *Graal* devient ici la *Massenie*, c'est-à-dire une franc-maçonnerie ascétique, dont les membres se nomment les *Templistes*, et l'on peut saisir ici l'intention de relier à un centre commun, figuré par ce Temple idéal, l'ordre des Templiers et les nombreuses confréries de constructeurs qui renouvellent alors l'architecture du moyen âge. On entrevoit là bien des ouvertures sur ce qu'on pourrait nommer l'histoire souterraine de ces temps, beaucoup plus complexes qu'on ne le croit communément.

« Ce qui est bien curieux, et ce dont on ne peut guère douter, c'est que la franc-maçonnerie moderne ne remonte d'échelon en échelon jusqu'à la *massenie* du *Saint-Graal*. » (*Hist. de France, t. III, p.* 398.)

Si ces notes tombent sous les yeux de M. H. Martin, nous croyons qu'il y acquerra la certitude que ceux qui composèrent les romans de la *Table-Ronde* et du Graal, étaient très au courant des triades galliques, des arcanes de la doctrine théologique des bardes, comme aussi des *Mabinogion*, et que, contrairement à ce qu'il dit, p. 360, *ils savaient fort bien le sens du symbole*, au double point de vue kimrique et vaudois.

Pour eux le *vaissel* était le Temple, le *vaso naturale* de Stace (*Purg.* XXV), en latin *gradalis* ou *gradule*, par allusion à l'échelle des grades ; pour eux, celui envers qui Joseph d'Arimathie est l'instrument de la vengeance céleste, celui qu'ils appellent *Pierron* et qui, au dire de M. Paulin Paris, « ressemble beaucoup au premier des souverains pontifes, » est précisément le successeur dégénéré de saint Pierre ; aussi est-il représenté comme habitant le vau d'*Avaron*, la vallée du grand Avare, *avarone* en italien, autrement dit de Plutus, de l'homme riche, etc. La vallée de l'Avare, contraste avec ces vallée

Digitized by Google

alpestres où se réfugièrent les fidèles d'Amour, amis de *droiture*, de *largesse* et de *courtoisie*, et d'où ils prirent le nom de Vaudois, *Valdus* n'étant que le surnom d'un de leurs apôtres.

Nous appellerons, en terminant, l'attention de M. H. Martin sur le fragment du *Graal* publié par M. Francisque Michel, où il est dit qu'après le départ de Petrus pour l'Occident avec un *brief*, les démons tiennent conseil pour décider comment ils parviendront à *engignier* le Sauveur et à recouvrer leur ancienne influence sur les hommes. Il y verra que l'un d'eux est d'avis de procréer un fils, *qui nos sens portast et déist nos paroles et nos prières;* et il ne pourra douter que ce fils ne soit Pierron, engendré, en effet, d'un incube et d'une fille de mauvais instincts, *pour Dieu notré père engignier et forbeter et conchier*, de même qu'il ne pourra guère révoquer en doute que Petrus n'entende désigner la vallée du Tibre, lorsqu'il dit, en partant muni de son *brief : En la terre vers Occident, ki est sauvage durement, es vau d'Avaron m'en irei.*

Nous recommanderons aussi au docte écrivain le roman de *Jauffre* ou *Geoffroi et Brunissende de Montbrun*, qui, traduit de bonne heure en catalan, était, à en croire Muntaner, dans sa chronique, mis de son temps au même rang que Lancelot du Lac. Il y trouvera notamment certain épisode de Mélian de Montmélier, chevalier *Parfait* à tous égards, qu'un chevalier nommé Taulat, dont la force n'a d'égale que sa méchanceté, retient depuis sept ans sur un lit de douleurs. Son père a succombé sous les coups du féroce Taulat qui, lui faisant la guerre à son tour, lui a enlevé une partie de ses terres, l'a blessé de plusieurs coups de lance, l'a fait prisonnier et l'a enfermé dans un château où il se complaît à entretenir ses plaies toujours vives et saignantes. A peine sont-elles au moment de se fermer, Taulat le fait prendre par ses valets et flageller cruellement, jusqu'à ce que le sang coule de nouveau de ses blessures.

L'allégorie saute aux yeux, et pourtant Fauriel, qui la signale, n'a su voir dans Taulat que la personnification « de la force et de l'autorité brutales, telles qu'on les voyait souvent à ces époques, et dans Geoffroi, le génie de la chevalerie luttant contre cette force perverse. » (*Hist. de la poés. prov.*, III, 117.) Nous y voyons, nous, la Papauté s'acharnant sur les deux Raymond Béranger dont elle prolonge la déplorable agonie, jusqu'au moment où l'ordre du Temple leur suscitera un vengeur dans un chevalier du Saint-Graal; mais peut-être sommes-nous dans l'erreur. C'est ce que nous croyons être en mesure d'établir prochainement de manière à convaincre les plus incrédules.

Digitized by Google

APPENDICE.

I.

Les Platoniciens et les Averroïstes.

Le vœu de Dante fut en partie réalisé, quand les trois branches cathares de Concorezzo, de Bagnolo et d'Albano (Rinerius, Schmidt), ses Stoïciens, ses Pythagoriciens et ses Épicuriens, se furent réunis sous le nom commun de Platoniciens. Aussi ces disciples de l'école d'Amour, qui comptèrent parmi leurs maîtres Pètrarque et Marsile Ficin, ne purent-ils vivre en paix avec les disciples de l'école païenne, dite Averroïste, pour ne pas la désigner sous son véritable nom d'école Romaine. Les romans de chevalerie et le poëme mutilé de l'Afrique sont là pour attester que l'État pontifical fut constamment désigné par les sectaires comme le pays des Arabes, des Sarasins, des infidèles.

Même détournement d'idées dans l'ordre philosophique. *L'intellect actif* de l'Averroïsme était devenu, pour les adversaires de Rome paganisée, la raison, le libre arbitre, la *nobile virtù*, dont ils revendiquaient l'usage et qu'ils n'entendaient pas laisser confisquer au profit exclusif de leurs adversaires, en se contentant de l'*intellect passif* ou *possible*, condamné à attendre *passivement* la *possibilité* de se mouvoir, à soumettre la *ragion al talento*. En conséquence, selon le point de vue où ils se plaçaient, les Platoniciens de Florence s'élevaient contre l'unité d'intellect, tandis que les soi-disant Averroïstes de Padoue tenaient pour. Le tout afin de se donner carrière dans des discussions sans fin, dont l'habileté consistait à traiter des questions en tout différentes de celle qui s'agitait ostensiblement.

Cette habileté était telle qu'elle a pu faire illusion au savant auteur de l'*Histoire de l'Averroïsme*. Et pourtant sa sagacité critique le conduit

Digitized by Google

bien près de la vérité lorsqu'il dit : « La tactique par laquelle les philosophes de ce temps cherchaient à revendiquer quelque indépendance, était d'exposer les doctrines compromettantes sous le nom d'autrui, en les désavouant et même en les réfutant » (page 328). Et plus loin : « On faisait des livres pour défendre les dogmes qu'on voulait attaquer » (page 337). De là à attaquer certaines doctrines sous des noms d'emprunt il n'y a pas loin. Et c'est justement ce que faisait Vanini, dont le docte écrivain dit : « L'opinion qu'il réfute est presque toujours celle qu'il veut inculquer » (page 337).

Cette polémique masquée explique pourquoi « pendant quatre siècles les libres penseurs ne trouvèrent pas de meilleur subterfuge pour excuser leur hardiesse que l'opposition de l'ordre de la foi et de l'ordre philosophique, qui, dans tout le moyen âge, est le trait distinctif des Averroïstes » (ou soi-disant tels), p. 286. L'analyse critique des romans de geste prouvera qu'ils avaient encore une autre corde à leur arc pour combattre le géant anthropophage de la *selva oscura*.

Or, nous l'avons dit, en présence des pseudo-Averroïstes de l'école de Padoue, attaquant la Papauté sous le nom d'Averroïsme, il y avait les pseudo-Platoniciens de l'école de Florence, s'entendant assez avec eux sur la question religieuse, quoiqu'en divergence sur la question politique, à telles enseignes, que les œuvres des uns et des autres s'imprimaient également à Venise.

En effet les Platoniciens florentiens étaient, sous un autre nom, les successeurs de ces Épicuriens, qui, un siècle avant Dante, changeaient le gouvernement de Florence ; révolution rappelée par M. Renan et à laquelle M. Schmidt assigne son véritable caractère de mouvement albigeois. Mais les Platoniciens du xve siècle ne faisaient pas de révolutions, attendu qu'ils étaient au mieux avec cette famille des Médicis qui ne fut pas, à bien y regarder, d'une parfaite orthodoxie, tout en donnant des pontifes à l'Eglise.

« Certes, dit encore M. Renan, sous le rapport de la liberté de la pensée, Florence n'avait rien à envier à Venise. Nulle part la licence d'opinion et l'irrévérence des choses saintes ne furent portées aussi loin dans le moyen âge ; on y poussait le scepticisme jusqu'à ne pas croire aux miracles de sainte Catherine de Sienne, attestés par tous les Siennois » (page 310). Ce serait pourtant cette Florence « rieuse, incrédule et légère, s'abandonnant aux enivrements d'une vie parfumée de jeunesse et de gaieté, » qui aurait été le foyer de l'idéale doctrine platonicienne. Nous ne saurions admettre, avec le savant académicien, comme cause déterminante d'un pareil phénomène l'influence atmosphérique ; « l'air de fraîcheur et de joie qu'on respire au pied des coteaux de Fiesole, » et encore moins « la sérénité de la conscience » dans une ville adonnée au luxe et aux voluptés les plus raffinées où triomphait le machiavélisme.

Mais où M. E. Renan nous paraît s'être complétement mépris, c'est lorsque, se laissant abuser par la profonde antipathie que Pétrarque manifeste en toute occasion contre les médecins arabes, il croit, avec l'honorable naïveté de la science, qu'il s'agit réellement de disciples d'Esculape professant les doctrines averroïstes : eh ! mon Dieu « ces médecins du pape avec lesquels il avait eu quelques démêlés à Avignon et qui

Digitized by Google

affectaient de dédaigner les poëtes » (page 263), y compris Ceste, celui qui célébrait la foi d'Amour sous le nom de Laure, étaient tout bonnement des médecins des âmes, des docteurs spirituels, des cardinaux qui le desservaient près du pontife. Comment M. Renan n'a-t-il pas été édifié à cet égard par ce passage de la lettre à Boccace où, nous dit-il lui-même, « il décrit avec malice le charlatanisme et la vanité des *médecins* de son temps, qui ne paraissent en public que *superbement vêtus,* montés sur des *chevaux magnifiques,* avec des *éperons d'or,* un *air d'autorité,* les doigts resplendissants de *bagues et pierres précieuses?* Peu s'en faut qu'ils ne s'arrogent les honneurs du triomphe et en effet ils le méritent, car il n'est aucun d'eux qui n'ait tué (au physique ou au moral) au moins cinq mille hommes. »

Il faudra donc croire que le pape avait des médecins arabes ou averroïstes, et qu'ils allaient faire leurs visites avec le costume et l'appareil affectés aux seuls dignitaires de l'Église? Il faudra admettre que Pétrarque aurait attaché une telle importance aux ridicules des docteurs de son temps, qu'il aurait cru ne pouvoir faire moins que de les flageller dans quatre livres d'*invectives;* enfin que cette hostilité de sa part contre de simples médecins aurait causé un tel enthousiasme, à raison du courage qu'elle supposait, sans doute, qu'un « Padouan aurait proposé de lui élever une statue avec cette inscription : *Francisco Petrarchæ medicorum hosti infestissimo* » (page 263) ? Traduisez : ennemi irréconciliable de la théocratie romaine, et vous comprendrez tout à la fois la proposition et l'inscription, ainsi que l'enthousiasme du poëte pour Rienzi.

Quant aux entretiens de Pétrarque à Venise avec Dandolo, Talento Contarini et Guido de Bagnolo, tous trois averroïstes, et pourtant ses amis, remarquez-le bien, parce qu'ils n'étaient tels qu'en apparence, et que surtout ils n'étaient pas médecins, s'ils « mirent tout en œuvre pour l'attirer dans leur parti et finirent par l'appeler un bonhomme (notez que c'était le nom des croyants sectaires), un bonhomme sans littérature, *me sine literis virum bonum* » (page 265), c'est que, d'accord sur le fond de leur croyance, ce qui explique leurs relations amicales, ils différaient sur quelques points de doctrine ou de conduite; ce que nous ne nous arrêterons pas à examiner quant à présent, renvoyant ceux que la question peut intéresser au traité *De sui ipsius et multorum ignorantia.*

Disons en terminant que si « l'incrédulité averroïste (de ceux qui arboraient ce drapeau fictif) au XVIe siècle, est sombre, méprisante, ypocrite, sans dignité » et si elle contraste ainsi avec « la gaie et spirituelle franchise qui caractérise l'incrédulité française du XVIIIe » (page 337), c'est que cette dernière n'avait rien à redouter des inquisiteurs et des bourreaux; mais une fois cette idée admise, qu'il y avait de vrais et de faux averroïstes, il restait bien peu à faire, pour arriver à se demander si ce philosophisme hypocrite, justement signalé, n'aurait pas trouvé commode d'imposer au catholicisme le nom d'Averroïsme et, pour mieux simuler l'orthodoxie, de l'attaquer insidieusement en se donnant lui-même pour averroïste.

Digitized by Google

II.

Analyse critique du poëme de Tristan de Léonnois (*)

Tristan est de la même famille que Garin ou Guérin, l'écuyer de l'Espagnol Ferebrace, car Garin, Guarin ou Guérin (de *garir*, guérir), ne sont qu'un même nom affecté à une même personnification, celle des Pauvres de Lyon, ces médecins des âmes. Un coup d'œil rapide jeté sur le poëme de Tristan de Léonnois suffira pour en apprécier la pensée inspiratrice.

Rien de plus simple que son sujet, rien de plus compliqué que sa contexture symbolique, rien de plus habile que sa mise en œuvre :

Trois éléments religieux, trois croyances étaient en présence dans la grande et la petite Bretagne, du IXe au XIIIe siècle, peut-être même avant, et nous les voyons se produire dans cette œuvre remarquable comme personnages principaux, savoir :

1° Le vieil élément druidique se résignant, pour se perpétuer, à s'allier au principe chrétien, avec lequel il fait assez mauvais ménage, sous les traits du roi Marc ou Marsh, fils de Meirchiawn ; 2° la croyance orthodoxe, inclinant à l'albigéisme, acceptant donc avec hésitation et répugnance l'élement druidique, et se convertissant sur ces entrefaites à la religion de l'Amour, dans la blonde Essylt, la cavale à la blanche crinière, ou Iseult, devenue l'Église d'Irlande, dont le nom signifie : belle à contempler, correspondant au *Bel-Vezer* provençal ; 3° enfin le prosélytisme albigeois dans Tristan, qui gardien des Marcassins sacrés ou initiateur des néophytes, chez les Druides, héraut de leurs mystères, devient le missionnaire de la foi évangelique, de la religion d'Amour et d'humilité, parce que son nom signifie tout à la fois le Proclamateur, en langue gaëlique, et le pauvre, le misérable affligé, dans les idiomes romans.

Marc, Iseult et Tristan constituent donc une triade, la première du poëme, où se reproduit plus d'une fois cette forme des traditions druidiques.

Le Morhout irlandais, ce géant qui soumet le pays de Cornouailles à un tribut annuel de jeunes hommes, de jeunes filles et de chevaux, ce Morhout redouté, dont Tristan reste vainqueur et qui le blesse d'un

(*) Nous donnons ici *in extenso* ce travail sur le Tristan, dont nous n'avons soumis qu'un fragment à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Aussi, à en croire une bouche officielle, n'aurions-nous réussi qu'à l'*étonner* et à la faire douter de sa compétence au sujet d'un travail qui lui aurait paru plus particulièrement *philosophique*. Avait-on qualité pour formuler ce jugement au nom de la Compagnie ? C'est ce dont il est permis de douter. Quoi qu'il en soit, nous renonçons à en appeler à elle-même, comme aussi à nous pourvoir devant l'Académie des sciences morales ; nous craindrions d'étonner encore bien plus ses doctes membres et d'être éconduit de ce côté pour fait d'archéologie littéraire.

Digitized by Google

glaive empoisonné, se révèle à nous comme le Monachisme, enlevant chaque année pour ses couvents les jeunes gens des deux sexes et les écus ; les monnaies armoricaines portant, on le sait, une tête de cheval. C'est en sa qualité de nièce du Morhout catholique qu'Iseult, avant sa conversion à la religion d'Amour, veut venger sa mort sur son meurtrier.

Le serpent cresté ou mitré, comme on voudra, ce *monstrum horrendum, informe, ingens,* à l'haleine empestée, rappelant la puanteur « des Gémonies de Rome, » dit naïvement Jean Maugin, ce fléau dont Tristan triomphe sur le sol de l'Irlande et dont la langue fétide lui fait une plaie envenimée, rien qu'en touchant sa peau, nous a tout l'air d'être la figure du clergé romain, naturellement disposé à prendre parti pour le Monachisme contre ses ennemis.

Enfin, dans ce vilain de la forêt qui surprend le Parfait chevalier endormi, et lui lance une flèche empoisonnée, parce qu'il a tué son père, dont le nom n'est pas indiqué, et qui pourrait bien être le Morhout monacal, ne faudrait-il pas voir la plèbe catholique, ignorante et cruelle sous la direction de ceux qu'elle appelle ses révérends pères?

La seconde triade se composerait ainsi très-rationnellement du Morhout, du serpent cresté et du vilain.

Si Tristan et Iseult, son église bien-aimée, ont pour ennemis acharnés dans Godoïne, Ganes et Donalaïn, trois barons félons, représentant la noblesse catholique, le parti féodal dévot, ils ont d'autre part trois amis à toute épreuve, savoir : l'instituteur-écuyer de Tristan, Governal ou Gouvernail, le libre arbitre éclairé par la raison, la *nobile virtù* de Dante ; Brangien, l'adresse prudente, la dame d'honneur, la Minerve d'Iseult, et enfin Perinis, le dévouement constant, (*Perennis*) leur messager fidèle ; troisième et quatrième triade.

Frocin ou Frocine, le nain difforme de Cintaguel, si bien initié au secret du roi Marc, dont il est le conseiller intime, et auquel il imposa sa nature chevaline, ce méchant nain qui ne cesse de tendre des embûches aux deux fidèles d'Amour, et va confier aux arbres de la forêt le secret de la difformité royale, qu'il ne doit pas révéler aux hommes, n'est-il pas la figure du vieux parti Druidique?

Quant au boire amoureux, qui décide fatalement du sort de Tristan et de sa dame-église, faudrait-il expliquer comment il n'est autre chose que l'*Awen*, l'eau du sacrifice et de l'inspiration, la même absolument que celle du Saint-Graal, contrefaçon manifeste du vase Azewladour des Druides, christianisée à l'aide de Joseph d'Arimathie?

Que signifie ce sang dont Tristan souille successivement la couche de la dame de Belle-Ombre, qu'il ne possède pourtant pas et qui l'abandonne lestement pour un autre, puis la couche royale d'Iseult? Sinon les efforts qu'il lui faut faire dans son apostolat, ses épreuves douloureuses, les traces sanglantes du martyre laissées par lui sur son passage; blessé qu'il est tantôt par le sanglier druidique, tantôt par la faux sans pitié du catholicisme.

Que symbolisent ses déguisements successifs, en ladre, en joueur de *flavel*, en mendiant, en fou; les talents si divers dont il fait preuve comme chevalier, ménestrel, chasseur, constructeur, etc.? Sinon les diverses

Digitized by Google

transformations, les expédients ingénieux auxquels a recours la propagande sectaire pour triompher des obstacles et parvenir à ses fins.

Comment méconnaître dans l'ombre du roi Marc se projetant dans l'eau de la fontaine aux yeux de Tristan et d'Iseult, qu'il épie du haut d'un arbre, ombre qui les avertit de se tenir sur leurs gardes, l'élément druidique se reflétant forcément dans la doctrine d'Amour, lui suggérant des moyens de fiction, et venant lui-même en aide à la religion rivale en lui inspirant des stratagèmes contre lui, ainsi qu'il appert de tout l'ensemble du poëme?

N'est-ce pas, en effet, à l'antique science des Druides que le proclamateur Tristan, devenu le Pauvre de Lyon, doit son habileté à se servir du langage des arbres, à faire parler les *rains* (rameaux) et leur feuillage, à « doler des copels avec son costel » dans la fontaine de science et d'amour, à façonner la branche de coudrier qu'il plante sur le passage d'Iseult (Lai du chèvrefeuille), à bâtir une maison de verre au-dessus des nuages, et à prodiguer si ingénieusement le symbole dans sa feinte folie?

Si le Parfait chevalier traverse la chapelle de la falaise et accomplit le *Saut Tristan* pour échapper au bûcher, c'est que les pauvres albigeois étaient souvent contraints, comme lui, de traverser l'Église catholique pour se racheter des flammes et de faire ainsi le saut périlleux.

Dans ces *ladres* dégoûtants dont le chef, parlant au roi Marc d'égal à égal, lui promet, s'il veut lui livrer Iseult, la reine-église, de lui faire une vie pire que la mort, et auxquels elle est arrachée par Tristan, il nous faut bien signaler des moines, et très-probablement des inquisiteurs.

Comme Gérard de Roussillon, comme la Nicolette d'Aucassin, et maints autres personnages de même essence, comme les albigeois et vaudois, épiés, traqués de tous côtés, Tristan devient constructeur, il édifie une *loge* dans la forêt de Morrois, où il se réfugie avec sa dame persécutée : c'est-à-dire qu'il y fonde un sanctuaire pour le prêche ; et non moins bon chasseur que Walther d'Aquitaine, il y nourrit sa dame-église du produit de sa chasse aux âmes, dont l'*arc qui ne faut* ne le laisse pas chômer ; la bouche d'où s'élance la parole dessinant la forme d'un arc ⌒⌒. D'après le même ordre d'idées le langage devenait une flèche empoisonnée s'il sortait d'une bouche orthodoxe.

Cette épée du Parfait chevalier placée entre les deux fidèles d'Amour, dans la loge de Morrois, où, couchés sur les feuilles fatidiques, ils reposent *bouche à bouche,* sans toutefois que se touchent leurs lèvres, qui ne se rapprochent que pour le baiser du *consolement ;* ce glaive à double tranchant, qui devient leur sauvegarde, est évidemment un symbole du même genre. Il figure le langage à double sens, qui, tout en paraissant isoler le pasteur de son église, était en réalité l'agent, l'entremetteur de leurs relations intimes de jour et de nuit, et détournait d'eux le péril, en faisant illusion à la jalousie haineuse qui les épiait.

Quel est le lieu où Iseult, enfin justifiée, sort victorieuse de ses épreuves et, désormais réhabilitée, triomphe de ses calomniateurs, à l'aide d'un serment jésuitique et d'une métaphore assez risquée? Il s'appelle la *Blanche lande :* c'est la terre d'innocence et de promission qui attend les *bianche stole* de Dante. Impossible d'y arriver sans traverser le fangeux

Digitized by Google

marais du catholicisme. Ceux qui suivent la bonne voie, sur les indications de Tristan, revêtu de l'humble costume des Pauvres de Lyon, passent sans encombre et sans souillure au *Gué aventureux ;* mais ceux qui s'engagent follement au *Mal-pas*, dont le voisinage est perfide, sont certains de s'y embourber profondément, car la foule de gens qui suit cette route funeste l'a « effondré » et en a délayé la fange ; aussi tel est le sort des trois félons, ennemis des deux amants. Quant à Iseult, est-il besoin de dire que le Proclamateur de ses beautés et de ses mérites incomparables lui fait atteindre le fortuné rivage, sans que la moindre tache souille sa blanche hermine ?

Quand Tristan, réduit à s'éloigner de sa dame, prend le parti de se marier, qui s'avise-t-il d'épouser ? Une autre Yseult ! ce qui est bien fait pour indigner les âmes poétiques. Disons donc de suite, comme circonstance atténuante, qu'il n'a garde de consommer le mariage, en dépit de toutes les caresses de la dame, car la Bretonne Iseult aux Blanches mains, qui peut le disputer en beauté extérieure à sa blonde homonyme, est loin de l'égaler en tendresse et en dévouement. Comme elle, on l'appelle belle à contempler, *bel-vezer*, ou Eglise chrétienne, mais elle n'a que le nom de commun avec l'Eglise d'Irlande convertie à la religion d'Amour, car la haine et la vengeance fermentent au fond de son cœur.

Ce mariage fictif, presque toujours contracté par les Albigeois, était le plus souvent leur sauvegarde, leur moyen de salut ; aussi l'Iseult bretonne est-elle représentée comme apte à guérir certaines blessures de son époux. Mais elle est, au résultat, la fausse Iseult, contrastant avec la vraie, de même que la fausse Berthe, cette fille de mauvais lieu (de Margiste), contraste avec la noble Berthe au grand pied.

Sans prolonger davantage cette analyse rapide, terminons par une triade capitale ; celle des géants, dont les trois figures se reproduisent symétriquement au début du poëme, au milieu et au dénoûment, pour indiquer, sans doute, l'idée qui domine du commencement à la fin.

La première figure est celle du géant de la forêt, le *Satan Aleppe* de la *Selva selvaggia*, qui, se repaissant de sang humain, « fit sa viande » de sa propre mère, en disant : l'Église c'est moi ; qui, nouveau Caïn, se servit d'elle pour écraser son frère, aussi bon, vertueux et aimant, qu'il est, lui, cruel, pervers et haineux. En dépit de ses énigmes, ou de ses mystères, il est tué par Apollo l'Aventureux, bisaïeul de Tristan, transformation dans le sens Albigeois, comme propagateur de lumière, du Taliésin des Druides, dont le nom, qui signifie *front radieux*, est un de ceux du *Bel* ou du soleil (*).

(*) Afin qu'on puisse juger de l'exactitude de nos interprétations nous donnerons ici le texte des deux premières énigmes proposées par le géant de la forêt. Elles suffiront pour faire apprécier l'esprit des trois autres.

PREMIÈRE.

Je d'un arbre jouy jadis,
Que j'aimais mieux que Paradis.
Cest arbre bel fruit m'apporta,
Que sa grand beauté m'enhorta
Tellement que la fleur en pris.

Digitized by Google

La deuxième figure est celle d'un autre géant appelé Brunor, ou peut-être Bruncor; il est le successeur de Dialéthès le félon, le parricide, qui se fit élever jadis le *château de Pleur*, cimenté du sang des missionnaires de Joseph d'Arimathie, *fatto a del cimeterio mio cloaca del sangue e della puzza*. Par. XXVII. Le géant Brunor, en qui revit Dialéthès, dont il a la force et la cruauté, domine, entre autres lieux, sur les îles lointaines, c'est-à-dire sur cette Scandinavie évangélisée aussi par les missionnaires de la foi d'Amour, ainsi qu'en témoignent Dante, l'histoire et le roman d'Ogier le Danois; mais surtout le remaniement complet de ses *Sagas*, à la même époque où le même esprit d'opposition anti-romaine façonnait à son usage, avec une ingénieuse habileté, les traditions germaniques, kimriques, françaises, espagnoles, en imprimant à toutes un caractère identique, celui de la chevalerie amoureuse, ennemie des opprimés, contre-partie de la chevalerie féodale, violente, dévote et tyrannique. C'est Tristan, digne descendant d'Apollo l'Aventureux, qui triomphe de cette espèce de Polyphême, dont la dame porte précisément le nom de Galathée. Délivrant les malheureux captifs, autour desquels une autorité orgueilleuse et brutale a tracé un cercle de fer infranchissable, il abolit la *cruelle coutume*, ou religion, qui les opprimait, non sans faire reconnaître son Iseult bien-aimée (sa Béatrice), la plus belle des dames ou des églises.

Enfin le troisième géant, dernière forme d'un même symbole, se subdivise lui-même en trois. C'est Estult l'Orgueilleux ou l'orgueil poussé

Et puis du fruict tant je m'espris
Qu'à le manger fus irrité.
Dis-moi du cas la vérité.

Entendez que l'arbre de la croix, symbole de la loi du Christ, ce bel arbre destiné à s'étendre sur le monde entier, produisit l'Eglise primitive, fruit de beauté merveilleuse, dont le géant pontifical ne tarda pas à abuser et dont il finit par se repaître avidement.

SECONDE.

Naguères furent deux vaisseaux,
Très bien faits, fort gentils et beaux;
Dont l'un *juste*, l'autre *malin*,
Ressemblaient Abel et Caïn.
Si l'un prit d'innocent le nom,
L'autre *ne fut estimé bon*.
L'un certes *toujours bien aima*,
Et l'autre *oncq' vertu n'estima;*
L'un qui fut *un long temps enclos*
Dans l'autre, et gardé en son clos,
Enfin, par mauvaise nature,
Dévora sa douce closture.
Les Dieux lors voyant ce mespris,
Ont de feu le meschant espris.

Est-il donc bien difficile de comprendre que les deux vaisseaux sont, l'un, la mère du géant (l'Eglise primitive), l'autre le géant lui-même (le pape)? Elle vertueuse et aimante, l'autre pervers et haineux, si bien qu'il a fini par dévorer sa mère; absorbant ainsi en lui celle dont le sein le porta, *sa douce closture*, ce qui attira sur sa tête les foudres d'en haut; et c'est ce que dit Dante des géants de son Enfer, que Jupiter menace quand il tonne : *Cui minaccia Giove del Cielo ancora, quando tuona*, XXI.

Digitized by Google

jusqu'à la folie (Estult, de *Stultus*). Il a pour gardes-du-corps ses six frères ; or quels sont les frères de l'orgueil, sinon les six autres péchés capitaux? Son *castel-fer*, où il emprisonne ses captifs, correspond parfaitement au *château de Pleur*. Sa prétention est de dominer sur tous les rois et empereurs de la terre ; il leur cherche querelle tour à tour, les défie et finit toujours par les tuer ou les blesser grièvement, le tout pour qu'ils aient à lui livrer leur barbe de gré ou de force ; leur barbe, signe de virilité et de puissance. Que fait-il de ces barbes royales? La fourrure d'un large manteau aux longs plis flottants. La fiction est-elle assez transparente?

Comme il manque encore au *pels*, au *papale ammanto*, le collet et les agrafes, pour l'assujettir solidement sur les épaules du géant, il somme le roi Arthus, figure du pouvoir temporel dans la Grande-Bretagne, où il s'appuie sur les douze chevaliers templistes de la Table-Ronde, successeurs des douze fils de Joseph d'Arimathie, autrement dit sur la foi d'Amour, il somme Arthus d'avoir à se raser le menton et à lui faire, à son tour, hommage de sa barbe. Mais dans la lutte qu'il engage avec le monarque anglais c'est lui qui a le dessous.

Tout n'est pas fini, le pape est mort, vive le pape! N'a-t-il pas ses légats, ses cardinaux, plus ou moins neveux? Estult a donc des neveux, des *alter ego*, non moins orgueilleux que lui, qui poursuivent son œuvre. Celui qui le représente en Espagne, où Tristan est précisément en mission pour le service d'Arthus, exige la barbe du Castillan ; le pauvre roi n'en peut mais, abandonné qu'il est de ses barons, amis et parents, car « ils tremblent tous à l'aspect d'une étole. » Plus intrépide qu'eux, Tristan, dont le potentat espagnol implore le secours, parvient à abattre l'orgueilleux géant.

A son retour dans la petite Bretagne, le Parfait chevalier a encore affaire, pour la défense de l'opprimé, avec un autre représentant du fou orgueilleux et il en triomphe de même, ainsi que de ses six frères ; mais le glaive du troisième géant, inévitablement empoisonné, comme l'épée du Morhout monacal, la langue du Serpent cresté ou mitré, la flèche du manant catholique, etc., lui a fait une profonde blessure. Il faut pour le guérir des remèdes puissants, que la vraie foi peut seule dispenser. Par malheur la perfidie d'Iseult aux Blanches mains (montrant patte blanche), l'épouse de droit, non de fait, le prive par un odieux mensonge des secours que vient lui prodiguer la fidèle église d'Irlande, et Tristan succombe, martyr de son zèle pour la religion d'amour.

Notez que, les trois géants Dialéthès, Brunor et Estult l'orgueilleux, revivent dans Gérard de Nevers sous le nom de Brunigalans, géant anthropophage, seigneur des *laides-pertes*, qui se guérit d'un mal dont il est pris périodiquement et qui dure quarante jours, comme le carême « par car d'homme que il mangue » vous le retrouverez dans bien d'autre romans de chevalerie (*).

(*) Qu'on se reporte aux *Mabinogion* publiés par lady Guest, à ces contes de l'enfance, dans lesquels M. E. Renan voit « la véritable expression du génie celtique » (*Rev. des Deux-Mondes*, 1er février 1854), on y reconnaîtra, au contraire, le génie du protestantisme albigeois s'appropriant les traditions nationales des Celtes bretons et les remaniant dans

Digitized by Google

L'essence réelle du fou orgueilleux une fois reconnue à des signes qui ne permettent guère de s'y méprendre, comment admettre l'essence orthodoxe dans son antagoniste et son vainqueur? Il semble donc que des allusions si multipliées, dans le poëme que nous venons d'analyser, sont assez palpables pour faire comprendre dans quelle pensée Dante a placé dans l'Enfer, au nombre des apostats de la foi d'Amour, un personnage purement romanesque, et damné Tristan, coupable d'avoir épousé, quoique fictivement et seulement pour la forme, dans Iseult aux Blanches-mains, l'Eglise orthodoxe, en gardant au fond de son âme l'amour de la foi rivale. Ainsi se justifie ce hors-d'œuvre dans notre commentaire de l'épisode de Francesca.

Peut-être ces interprétations inattendues ne paraîtront-elles pas trop inadmissibles, appuyées qu'elles sont de tant de témoignages contemporains du poëme; car elles font apparaître, avec toute l'importance qu'il avait acquise dès cette époque, un élément trop négligé dans l'histoire du moyen âge, histoire à réédifier entièrement selon nous, savoir : l'esprit d'opposition à la papauté, le protestantisme albigeois.

Cet élément, nous le retrouvons, non pas seulement dans les poésies des troubadours, mais dans l'Edda remanié, dans le Romancero, dans les compositions des trouvères comme dans celles des minnesingers. Il se révèle en Allemagne, en Angleterre, aussi bien qu'en Italie et en Espagne.

On reconnaîtra sans doute que nous sommes complétement dans le vrai quand, procédant d'après la même méthode historique dont nous avons usé pour le Tristan, et dont nous avions fait l'apprentissage dans nos études sur la Comédie, nous publierons les résultats de l'autopsie à laquelle nous avons soumis également Férebrace, Walter d'Aquitaine, Guillaume au Cort-Nez, Aucassin et Nicolette, Berthe au grand pied, Renaud de Montauban, Jauffre et Brunissens, Blandin de Cornouailles, Gérard de Roussillon, les Romans de la Rose et du Renard, etc., avec bonne partie de la littérature provençale.

Ce travail d'anatomie comparée est tout prêt, nous avons employé les six mois durant lesquels nous avons dû attendre notre tour de lecture, à en réunir les matériaux. Nous en avons extrait cette esquisse sur le Tristan, qui doit donner beaucoup à réfléchir à ceux qui voudraient y voir resplendir uniquement la pensée catholique. Elle n'y est qu'apparente, comme dans la Comédie, et, dans l'une aussi bien que dans l'autre, on retrouvé bientôt, une fois les premiers voiles soulevés, le protestantisme à l'état latent; c'est ce qui résultera de l'examen analytique auquel nous nous sommes livré sur les ouvrages du même genre et de même origine.

Lorsqu'on verra les Parfaits chevaliers, et les Parfaits troubadours réduits à l'état de pasteurs, de missionnaires évangéliques, sous le titre de chevaliers errants, de chevaliers sauvages, de chevaliers volontaires,

un intérêt de propagande. On comprendra, en parcourant ces merveilleux récits, avec quel empressement, le prosélytisme sectaire dut s'assimiler les fables d'une race au caractère concentré, rêveur, à l'esprit aventureux, épris de l'idéal de la femme, et attendant avec une impertubable confiance un Messie vengeur, un *veltro*, appelé à délivrer la Cambrie de ses oppresseurs de toute espèce, géants anthropophages, Morhout, serpent crosté, nains malfaisants, barons félons, manants grossiers, etc., etc.

Digitized by Google

(dans les *siete partidas* d'Alphonse X de Castille) et leurs dames Parfaites, toujours la belle des belles, à celui d'églises, il faudra bien se rendre à l'évidence. Force sera bien alors d'accepter les *Romans de geste* pour ce qu'ils sont réellement, à savoir : le compte rendu allégorique, impossible sous toute autre forme, des faits et gestes de l'opposition contre la tyrannie du géant pontifical ; pour des chroniques de l'hérésie, ses journaux, les bulletins de sa grande armée, ayant pour rédacteurs ses poëtes, ses proclamateurs, le plus souvent anonymes, non sans cause ; car c'est dans ces romans de geste, partout colportés et commentés par leurs missionnaires, qu'ils signalaient heure par heure, pour ainsi dire, les progrès de ses invasions en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne, dans les Pays-Bas, jusque dans la Scandinavie ; ses alternatives de succès et de revers, le tout à la plus grande gloire de ses martyrs, dans un but de propagande systématiquement organisée.

III.

Suite de la note page 10.

En 1212 au plus fort de la croisade albigeoise, plus de quatre cents Limosins, autrement dit Languedociens et Provençaux, de la religion proscrite, moines, prélats, chevaliers, allaient s'établir en Catalogne, où ils étaient certains de trouver des frères et presque des compatriotes ; leur langue hérétique étant, au dire de Gasp. Escolano (Hist. de Valence), le troisième idiome de l'Espagne (Verneilh Puyrazeau, 1, 135, Hist. d'Aquitaine).

Au risque de nous faire lapider dans la ville des Capitouls, nous dirons, qu'à notre point de vue, la très-orthodoxe ville de Toulouse honore une figure albigeoise dans la problématique Isaure, dont la triade florale comporte évidemment une triple allusion à l'église proscrite. Elle est représentée dans l'églantine, comme la rose mystique, ramenée par la persécution à l'état sauvage, mais toujours objet d'amour pour les chevaliers sauvages. La violette est l'image de ses humbles vertus dont le parfum embaume les bois solitaires ; le souci enfin est l'emblème de ses cruelles épreuves. C'est ce que nous nous flattons de démontrer, quand nous analyserons les *Leys d'Amors* de Guillaume Molinier et les *Joyas del gay saber* publiées par M. Gatien Arnoult.

Digitized by Google

IV.

Note de la page 13.

Il est si vrai que le Lancelot, traduit, sinon composé en langue provençale par Arnaud Daniel, était un roman d'essence hérétique, qu'il fut prohibé par Innocent III (Ducange, Dissert. VI, hist. de saint Louis); or n'est-il pas remarquable que Dante se soit avisé de puiser précisément dans ce roman à l'*index* une comparaison pour le sourire de Béatrice au chant XVI du Paradis, en même temps qu'il canonisait les héros de trois autres romans de la même école, dans Guillaume au Cort-nez, Renoard et Godefroi de Bouillon, mss. 6777 de la Biblioth. impériale?

Si dans le Lancelot, la foi d'amour réduite à végéter dans les bois a nom Genièvre, plante odorante et sauvage des sites alpestres, dans Gérard de Nevers, comme dans la fondation de Clémence Isaure, elle s'appelle la violette, humble fleur des bocages au doux parfum. Elle devient laure ou laurier pour Pétrarque, l'arbre aimé de celui qui dispense la lumière et dès lors symbole de lumière. Nous avons déjà établi sur des preuves nombreuses qu'elle est la ROSE, la FLEUR par excellence pour une foule de poëtes du moyen âge.

La symbolique des Roman chevaleresques ne varie que dans les détails de forme, jamais dans le fond. Ainsi l'olivier, arbre de la Provence, y devient la figure de la foi méridionale, et donne son nom au Parfait chevalier, son missionnaire, qui opère en Ferebrace la conversion du vaillant peuple espagnol ; ainsi une forêt d'oliviers s'élève près du Mans, au scandale des doctes, pour abriter Berthe au grand pied, et la dame persécutée s'y fait un lit de feuilles d'olivier. Quand Guillaume au Cort-nez descend à Paris dans la cour dn palais, il y trouve à point nommé un olivier pour attacher son cheval, etc., etc.

C'est en multipliant de pareil rapprochements que nous finirons peut-être par triompher de la prévention et du parti pris.

V.

Note de la page 22.

La nécessité du mystère faisait que la plupart des compositions de cette littérature, au moyen âge, étaient publiées sans nom d'auteur ou sous un pseudonyme, presque toujours celui d'un ecclésiastique, afin d'inspirer confiance, en imprimant à l'œuvre le sceau canonique. Le zèle religieux

Digitized by Google

faisait taire alors tout sentiment d'amour-propre. Ainsi au faux Turpin et au prétendu chapelain d'un Henri quelconque, roi d'Angleterre, on peut ajouter le chapelain d'un roi quelconque de France, collecteur des lois et sentences d'amour, et désigné sous le nom d'André : *Liber de Arte amandi,... A magistro Andrœa Francorum aulæ regiæ capellano.* Puis il arrivait souvent aussi que ces productions hétérodoxes avaient pour auteurs des religieux ralliés a la doctrine sectaire ; car elle avait fait invasion dans bon nombre de monastères des deux sexes (*voy.* l'Hist. des Cath. par C. Schmidt), et l'on conçoit que ceux-là fussent peu soucieux de se faire connaître sous leur nom véritable. Cette invasion de l'hérésie dans les couvents explique pourquoi tant de personnages d'une orthodoxie fort douteuse, ou même hérétiques avérés, comme Ezzelin de Romano, finissaient alors dans le cloître une vie longtemps agitée.

Digitized by Google

Digitized by Google

PREUVES.

Digitized by Google

Digitized by Google

2

PREUVES

DE

L'HÉRÉSIE DE DANTE

NOTAMMENT

AU SUJET D'UNE FUSION OPÉRÉE VERS 1312

ENTRE

LA MASSENIE ALBIGEOISE, LE TEMPLE ET LES GIBELINS

Note du Paradis illuminé à Giorno.

Eugène
Par E. AROUX.

PARIS

LIBRAIRIE DE MADAME Vve JULES RENOUARD,

RUE DE TOURNON, 5.

1857.

Digitized by Google

Les formalités prescrites par la loi et par les traités internationaux ayant été remplies, toute reproduction est interdite.

L'Auteur se réserve le droit de traduction.

Digitized by Google

PREUVES

DE

L'HÉRÉSIE DE DANTE.

Le résumé historique que nous donnons ici pourra être consulté avec fruit par les lecteurs studieux, car il comporte l'explication de plus d'un mystère. On y trouvera, en outre de faits peu connus, quoiqu'en rapport direct avec la Comédie, maintes choses qui auraient pu naturellement avoir leur place dans le corps du *Commentaire ;* mais n'étant pas indispensables à l'intelligence du texte, il a paru préférable de grouper faits, doctrines, rites, etc., afin qu'ils pussent se prêter appui mutuellement, et de renvoyer le tout à la fin de nos études, pour y recourir au besoin.

Topographie du Catharisme.

Le catharisme est d'origine orientale, tous les écrivains qui en ont traité sont d'accord à ce sujet; de là tant d'allusions à l'Orient dont fourmille la Comédie. M. Schmidt a cherché à démontrer, dans sa très-savante *Histoire des Cathares*, que cette secte ne dérivait pas directement du manichéisme, en se fondant « sur ce qu'elle aurait renoncé au caractère symbolique particulier à celui-ci. » Peut-être la Comédie, dont la contexture est toute symbolique et dont le sujet est la lutte des deux principes, l'amènera-t-elle à modifier son opinion. Peut-être aussi les démonstrations émanatistes de Béatrice, appuyées des discours mis par le poëte théologien dans la bouche de saint Thomas-d'Aquin, feront-ils penser au docte historien que « sans lui faire la moindre violence, on pourrait découvrir dans la Comédie, et par suite dans le système cathare, dont elle nous paraît relever essentiellement, un gnosticisme très-reconnaissable. » (II, 263.) Mais sans nous arrêter à rechercher si le catharisme est de provenance exclusivement manichéenne, priscillianite, gnostique, paulicienne ou bogomile, ce qui a peu d'importance pour

Digitized by Google

notre thèse (*Cf.* Muratori, Mosheim, Gibbon, Bossuet, J. Lami, Gieseler, Farlati, Hahn, Néander, Matter, Schmidt), il nous suffit de constater son essence hétérodoxe et sa provenance orientale.

Si nous osions nous permettre une opinion à ce sujet, nous dirions qu'un double courant a fait pénétrer l'hérésie cathare dans nos contrées d'Occident. Elle aurait suivi parallèlement la voie de terre et celle de mer, gagnant d'un côté par la Bulgarie, l'un de ses foyers principaux, la Moldavie, la Pannonie, la Moravie, la Bohême et la Dalmatie; elle serait passée de là dans la Péninsule italique; de l'autre côté, les nombreuses relations commerciales de la Provence avec les pays de l'Orient, puis le grand mouvement des croisades lui auraient ouvert la route de la France, d'où elle se propagea au delà des Pyrénées et de la chaîne des Alpes, en faisant de la Lombardie, placée comme au confluent des deux invasions, le centre de sa propagande, après le désastre des Albigeois.

Nous suivrons maintenant ses traces dans ces diverses contrées, à partir de son apparition dans chacune d'elles.

Sous le règne d'Alexis Comnène, les Pauliciens et les Bogomiles, déjà nombreux dans l'empire grec, deviennent l'objet de poursuites rigoureuses. (Euthym. Zigab. *Adv. Masal.* XXII, 114; Anne Comnène, *Alex.* XV, 486 et suiv.) En 1140, synode de Constantinople, lançant l'excommunication contre les hérétiques. (Leo Allatius, 644, 671 et suiv.) Les progrès des sectaires continuent en 1180, ils se propagent dans la Thrace, la Grèce et les provinces d'Asie. (Joh. Cinnamus, II, 10, p. 64 et suiv.) Theod. Balsamon, *Sch. in Photii Nom.* X, 8, p. 119; Germanus, *Orat. de exalta. cruc.* 114 et *de Imag.* 439.)

L'hérésie apparaît presque en même temps en France (Glab. Rad. 35). en Flandre (Mansi, XIX, 424, 25), en Italie, en 1030 et 35 (Sismondi, *Rep. ital.*, I, 115) et en Piémont (Landulph. Sen. 88, 89, Glab. Rad., 45). C'est surtout dans l'ancienne Aquitaine, dans cette Narbonnaise où l'arianisme avait régné, dans le Languedoc et la Provence qu'elle se propagea avec rapidité dès les premières années du XIe siècle. De là elle gagne tous les pays au sud de la Loire, le Périgord, l'évêché de Limoges, la Marche de Poitiers. (Adémar, 154, 159, 164; *Gall. christ.*, II, 543; *Gest. Synod. Aurel.*, 604.) Dès cette époque, Toulouse en est devenue comme la métropole. Mais on la trouve aussi dans la Champagne, où elle a établi son centre d'action dans le château de Montwimer, au diocèse de Châlons, et de là elle se répand dans celui de Rheims. (Martenne et D., *Ampliss. Coll.*, I, 776; Glab. Rad., 23.) Gerbert, soupçonné de partager ses doctrines, croit devoir se prononcer contre elles. (*Ep.* 75, *ap.* Bouquet, X, 408.) En 1025, elle se montrait à Liége et à Arras. (Mansi, XIX, 428; J. Lami, c. 423 et suiv.) En 1163, un certain nombre de Cathares flamands se réfugiaient à Cologne. (Godofredi *Annales*, 336.) De 1174 à 1178, l'évêque d'Arras, Frumald, exprimait ses regrets à Alexandre III de son impuissance contre ces hérétiques. (Mart. et D. *Ampl. Coll.*, II, 628.) Ce n'est qu'en 1182 qu'il parvenait à découvrir quatre de leurs principaux chefs, et les livrait au bras séculier. (Rad. Coggeshale, 92.) Vers 1170 on découvrait également une communauté secrète de Cathares dans la ville de Rheims. (*Id. ibid.*)

Digitized by Google

Au midi, la secte s'était introduite en Espagne dès la seconde moitié du XIIe siècle. (G. Neubrig. 135.) Mais elle n'eut d'établissement que dans les provinces voisines de la France, en Aragon, en Catalogne, en Léon, en Navarre. (P. Vall. Cern. 560; Luc. Tud. 182, 165; *España Sagrada,* etc.)

Au nord elle se fraye sa voie en Allemagne et, dès 1052, l'empereur Henri III sévit contre elle a Goslar, dans la Basse-Saxe Herm. Contract. l. c. *add. ad chron. Saxon. ap.* Bouquet, XI, 642; *Gesta Episc. Leodiens.* 902), et, apportée sur le Rhin par les marchands hongrois, elle y constitue son église, dont l'existence n'est trahie qu'en 1146; elle y conserve son importance dans tout le cours du moyen âge. (Evervin. *Epist.* 452 et suiv.) Vers 1150 on la rencontre en Suisse, en Bavière, en Souabe et dans la Saxe, où elle avait pénétré par la Hongrie (*Fasti Corbej.*, 77), favorisée là, comme ailleurs, par la dégradation morale et intellectuelle du clergé. (Potho, *De statu domus Dei,* Bibl. Max. PP. XXI, 489 et suiv.) L'église cathare de Cologne s'était propagée dans plusieurs autres villes du diocèse, et principalement à Bonn, où elle comptait de nombreux croyants vers 1160. (Eckbert, 912; Cæsar. Heisterb. 378; Trithem. *Ann. Hirs.;* Godofr. *Annales,* l. c.) L'hérésie cathare est également signalée en Angleterre vers 1159 (Guill. Neubrig. 155, 17; Rad. Coggeshale, 92; Rad. de Diceto, *Imag. hist.* ap. Bouquet. XIII, 187), comme aussi en l'année 1210. (Petri Blesens. *Epist.* 113, *ad G. archiep. Eborac.* Bibl. PP. col. XII, II, 793. Baleus, Cent. 3, p. 258; Füslin, *De fanat. sæc.* XII, *in Angliâ repertis.*)

Dans les pays slaves, l'église cathare était parvenue de bonne heure à une grande puissance; elle régnait sans entraves de la part du clergé romain, méprisé pour sa démoralisation (Fejer, II, 339, *Ibid.* 351; l. c. 444, III, I, 417; Farlati III, 251), dans tous les pays sur la rive droite du Danube. Elle avait ses établissements en Hongrie, en Croatie, en Esclavonie, en Dalmatie et surtout en Bosnie. (Vulcus à Innoc. III. Katona, IV, 576; Farlati, IV, 172; Fejer, III, I, 254; Reiner., 1767; Thom. Archidiac., 568, 570.) La Bulgarie, la Thrace, Constantinople, avaient leurs églises et leurs évêchés. (Reiner., 1767; Farlati, III, 232.) Enfin l'hérésie toujours envahissante avait pénétré jusqu'en Bohême et en Pologne, (Raynald, XIV, 29, n° 12; Wadding, IV, 63; Boczek, III, 238.) Elle avait gagné l'Albanie et la partie méridionale de la Servie appelée alors la RASCIA. (Farlati, IV, 382; Wadding, VIII, 92 et suiv.) Aussi est-ce un pays que, malgré son obscurité, Dante ne manque pas de mentionner (*Par.* ch. XIX) comme aussi l'Autriche, la Bohême, la Hongrie, l'Esclavonie, la Norwége enfin tous les lieux où l'hérésie avait pris pied.

L'Allemagne occidentale n'était pas à l'abri de l'invasion hérétique, car le synode de Trèves sévissait contre elle en 1231 (*Gesta archiep. Trevir.* 244) et les Dominicains découvraient, un siècle après, jusqu'à des Lucifériens parmi les nombreux Cathares du diocèse de Passau, à Vienne et dans la Styrie. (*Annales Noves*, 531; Pez, *Script. rer. Austriac.*, II, 533 et suiv.) Dans la première moitié du XIIIe siècle, les communautés les plus nombreuses paraissent avoir été en Bavière. (Add. à Reiner., *ap.* Gretser, 27.) Il en existait aussi en Autriche, qui correspondaient avec celles de la Lombardie et de la Dalmatie (M. Paris, 413), à Mayence, à

Digitized by Google

Trèves, à Cologne, dans la Hesse, la Westphalie et le pays de Nassau. (*Gesta Trev. archiep.*, 243, 244; Albericus, II, 543; *Reimchronick*, ap. Kuchenbecker, *Annal. Hassiac.*, coll. VI, 250.)

En Italie, MILAN est tout d'abord un des foyers les plus actifs du catharisme. Cette ville est en 1166 plus hérétique que catholique. (*Acta SS.* Avril, II, 595; Ughelli, IV, 156 et suiv.) « Ce qui prouve, dit M. Schmidt, que les villes guelfes s'opposaient aux prétentions des empereurs et faisaient alliance avec les papes, non par sympathie pour le catholicisme, mais dans un intérêt municipal; résistant aux uns pour défendre leur indépendance républicaine et s'alliant aux autres pour avoir leur appui politique. » (I, 60.) Ce qui est très-vrai, Dante en fournissant mainte preuve.

Dès 1150 on trouve des Cathares à FLORENCE, où l'un de leurs principaux pasteurs s'appelle Diotisalvi (*Vita Parent. Act. SS.* mai, 5, 86), et le premier évêque de la branche de Concorezzo en Italie, est de Florence. (Vignier, 268.) *Les femmes s'y distinguent par l'ardeur de leur zèle pour la propagation de la secte.* (*Act. SS.* mai, l. c.) En 1176 ils sont assez puissants pour déterminer une révolution dans le gouvernement de la cité (*Chr. m. s. ital. ap.* Lami, II, 491), ce qu'Ozanam appelle un soulèvement d'épicuriens; oui épicuriens comme Cavalcanti; et Florence devient un lieu de refuge pour leurs coreligionnaires proscrits. (Lami, II, 496.)

A ORVIETO le catharisme domine en 1125 (*Istor. di Chiusi*, ap. Muratori, *Rer. It. scr.* Supp. I, 898), ce qui lui vaut une persécution en 1163. (*Act. SS.* mai, l. c. *Ist. Chiusi*, l. c., 903.) De là il gagne VITERBE, où presque toute la population se déclare pour lui (*Act. SS.* l. c. 87); mais où Dante signale des défections, dans ce qu'il appelle les *pécheresses* de Viterbe. (*Enfer*, XIV.)

A VÉRONE l'hérésie se montre tellement audacieuse qu'en 1184, Lucius III, expulsé de Rome, y rend, en concile, un décret d'excommunication contre elle, ordonnant de livrer ses adhérents au bras séculier. (Mansi, XXII, 476; Cæsarius Heisterb., 390. *Cf.* Raynald, XII, 786.) A FERRARE, l'évêque est obligé pour expulser les Cathares de se faire assister du pouvoir civil. (Muratori, V, 89.) Ils sont poursuivis à MODÈNE, en 1192. (*Molendina Patarinorum*, l. c. 86, 87.) En 1194, Henri VI rend un édit contre ceux de PRATO, qui se réfugient pour la plupart dans Florence. (Lami, II. 484. *Voy.* le doc. p. 523 et p. 496.) Vers la même époque il y avait un grand nombre de ces sectaires en Calabre. (Joachim, *in Apocal.*, f° 131.) En 1224 il y en avait à Naples et à Aversa. (Loi de Frédéric II, 1224; Mansi, XXIII, 589; Raynald, XIII, 379, n° 19.)

Outre les Cathares il y avait encore en Italie, au temps d'Innocent III, des partisans des réformes tentées par Arnauld de Brescia, comme aussi des Vaudois ou Pauvres Lombards. (Reiner., 1775.) Mais les Cathares ou Patérins, de beaucoup plus puissants, comptaient des adhérents parmi la haute noblesse et la riche bourgeoisie, aussi bien que parmi les habitants des campagnes; ils occupaient les magistratures et dominaient dans beaucoup de municipes, à tel point que le clergé n'osait s'attaquer à eux. (Reiner., éd. Gretser, 35.) A cette époque Milan était leur métropole en Italie. (*Frag. incert. auct. ap.* Urstitius, II, 90; Matth. Paris, 296; St. de Bellavilla, 86.) Mais Dante nous donne suffisamment à connaître

Digitized by Google

que la haute suprématie avait passé de son temps à l'église de Mantoue. Croyants et Parfaits remplissaient Vérone, Viterbe, Ferrare, FLORENCE, où ils formaient près *du tiers de la population*, chiffre plus fort que celui de Cacciaguida (*Par.* XVI), comme aussi Prato et Orvieto. (Muratori, V, 89; Innoc. III, *Epist.* IX, 81; ap. Brequigny, II, II, 850, et VII, 37; *l. c.* II, II, 850; *Vita Parent. in Act. Sanct.* mai, V, 86; *Voy.* notamment pour Florence, Ripoll, I, 71, et Lami, II, 537 et suiv.) Ils ont des communautés à Faenza, à RIMINI, à Como, à Parme, à Crémone, à Plaisance. (Innoc. *ep.* IX, 18, *ibid.* VII, 37; Matth. Paris, 412; Mansi, XXIII, 586; *Vit. Parent. Act. Sanct.* mai, V, 86; M. Paris, *l. c.* Inn. *Ep.* IX, 166 à 169. Ughelli, II, 222.) Leur église de Desenzano, sur le lac de Garda, signalé par Dante (*Enfer*, XX) est une des plus importantes. (Bonacurs. édit. de Baluze, 581; Reiner., éd. Gretser, 35.) Enfin dans Rome même ils ont une communauté organisée et des écoles publiques. (Cæsar. Heisterb., 391.)

Concurremment, le vaudéisme se manifestait, vers 1170, à Lyon, où il avait été sans doute apporté des vallées du Piémont, et se répandait avec une rapidité étonnante vers le nord et vers le sud, mais surtout en Provence. Il trouva de nombreux partisans dans cette contrée et finit par s'y fondre avec l'albigéisme. Dès le milieu du XIIe siècle, on trouve le midi de la France divisé en plusieurs évêchés, ceux de Toulouse, d'Alby, de Carcassonne, du val d'Aran, dans le comté de Comminges, et d'Aran. (Bouquet, XIV, 448; Reiner., 1767, 1774; Robert de Monte, 321.) Le peuple donnait aux Cathares, dans les bras desquels il s'était jeté en haine du clergé romain, le nom de *bonshommes*, de *bons chrétiens* (*Paradis*, XXIV); leurs adversaires les traitaient de *Tisserands* et de *Poblicains*, par corruption de *Pauliciens*. En Italie on les appelait plus souvent *Patérins*, *Tartarins* ou *Pauvres Lombards*.

En 1163, le concile de Tours prescrivait au clergé catholique une extrême vigilance contre l'hérésie. (Can. 4; Mansi, XXI, 1177.) En 1165 les prélats de la Provence appelaient les Cathares à une discussion publique de leurs dogmes dans le château de Lombers. (Mansi, XXII, 157; D. Vaissette, III, 535 et suiv. en note.) En mai 1167, les Cathares eux-mêmes se réunissaient en concile près de Toulouse, à Saint-Félix-de-Caraman, pour régler les affaires de leur église. (Besse, 483; Sandius, 590; Bouquet, XIV, 448.)

En 1177, une persécution suscitée par Raymond V, comte de Toulouse, de concert avec le cardinal-légat Pierre de Saint-Chrysogone, ne sert qu'à démontrer combien l'hérésie avait déjà jeté de profondes racines dans les pays de langue *d'oc*. (Lettre de Raymond *ap.* Gervas. Cant. *Chron.*, 1441; Lett. de Henri de Clairvaux, *ap.* Roger de Hoved., 578; *Biog. Toulous.*, II, 33; Rob. de Monte; *ad. ann.* 1178, 321.)

En 1180, première croisade albigeoise, prêchée par le cardinal-légat Pierre de Saint-Chrysogone, sans autre résultat que des ruines et du sang, si bien qu'il faut en revenir à des discussions publiques avec les Bonshommes, en 1190, dans l'église de Narbonne. (Bern. Font. calid., *Adv. Waldenses, ap.* Gretser, app. XII, II, 196 et suiv.) Et c'est en vain qu'en 1195, dans le synode tenu à Montpellier, injonction est de nouveau faite aux prélats du Midi d'exécuter les prescriptions du concile de La-

Digitized by Google

tran de 1179 contre les hérétiques; l'albigéisme gagnant chaque jour du terrain, menace désormais l'Église de Rome elle-même.

Le danger était donc immense pour le catholicisme, et il s'aggravait de jour en jour, lorsque, promu au siége pontifical, Innocent III jugea l'instant venu d'étendre une main de fer sur l'hérésie. Il parvint à en triompher à force d'habileté et d'énergie. En même temps qu'il la poursuivait sans relâche en Italie, tant par lui-même que par ses légats, il proclamait la croisade contre les Albigeois, et l'ouragan dévastateur se déchaînait sur le midi de la France.

Une fois l'œuvre d'extermination consommée avec le concours de Simon de Montfort, de l'abbé Arnauld Amaury et de l'évêque Foulque, assisté des prières de saint Dominique, les plus influents et les plus compromis parmi les hérétiques durent s'expatrier. « Quelques-uns allèrent jusqu'en Bosnie; d'autres passèrent en Espagne; le plus grand nombre se réfugia en Lombardie, où ils avaient, depuis le XIIe siècle, leur église française à Vérone. » (*Hist. des cath.*, I, 291.) Mais les luttes violentes que suscita dans la plupart des villes l'établissement des nouveaux tribunaux de la foi, témoignèrent de la persistance vivace de la secte et de l'irritation des populations. (*Arch. de l'inquis. de Toulouse et de Carcass.*) Les inquisiteurs étaient insultés, poursuivis, massacrés, les registres d'un tribunal odieux brûlés. (*Ibid.*) L'hérésie ne cessa de donner signe de vie que dans le cours du XIVe siècle, quand les procédés de l'inquisition commencèrent à s'adoucir, en exécution des mesures ordonnées par Clément V et par le concile de Vienne. Mais elle continua à couver sous la cendre, jusqu'au moment où elle fit explosion sous le nom de Réformation.

Doctrines, rites, usages religieux des Cathares ou Albigeois.

Il est presque impossible de formuler aujourd'hui les doctrines professées par les dissidents appelés Vaudois, Albigeois, Cathares, etc. Continuellement épiés, poursuivis, menacés, ils écrivaient nécessairement peu d'ouvrages dogmatiques, quoique l'inquisiteur Moneta cite ceux de Tétricus (II, 42, 71, 79, 94), Rinieri Saccone, celui de Jean de Lugio (1773), et Luc, évêque de Tuy en Espagne, leur *Perpendiculum scientiarum*, titre tant soit peu maçonnique. Les livres saints, traduits en langue vulgaire, leur fournissaient le texte de leurs instructions orales, et ils se mettaient à la portée de tous dans des compositions, tant en prose qu'en vers, où une phraséologie symbolique et des noms de convention leur permettaient de combattre leurs ennemis tout en propageant leur foi. Mais la plus grande partie des romans, poëmes, *cansons*, sirventes, etc., dus à la verve féconde des missionnaires de l'albigéisme, sont désormais anéantis. Objets d'une poursuite incessante de la part de l'inquisition, un petit nombre seulement a survécu; la littérature elle-même a péri, sous la double atteinte de l'autorité politique et de la puissance religieuse (*voy.* Fauriel). Les détenteurs même de ces livres proscrits

Digitized by Google

finirent par les livrer aux flammes, dans la crainte d'être compromis par eux. Témoin le marquis de Montferrant, en Auvergne, faisant brûler en quantité considérable, au commencement du XIIIe siècle, *libros omnes sectarum*, et notamment ceux des Albigeois, qu'il avait mis quarante ans à amasser. (St. de Bellavilla, 85.)

Leurs croyances ne nous sont donc parvenues que par l'organe de leurs adversaires, et d'ailleurs le langage évidemment symbolique employé par eux dans leurs controverses, rend assez difficile de les préciser avec certitude. Nous en avons exposé quelques-unes dans le cours de notre *Commentaire*. Nous ne signalerons donc ici que celles qui nous paraîtront offrir quelques rapports avec les propositions émises dans la Comédie, et, dans les mêmes limites, nous appellerons l'attention sur les rites et les usages de ceux que nous considérons plus que jamais comme ayant été les coreligionnaires du poëte florentin ou leurs héritiers directs.

Pour les Cathares, il y aurait eu deux créateurs; l'un d'eux, principe de lumière, tout amour et bonté, aurait produit le monde invisible, intellectuel, éternel, dont tout est parfait; l'autre, envieux et méchant, principe de ténèbres, du mal physique et moral, serait l'auteur du monde visible, matériel, périssable, qu'il gouverne seul et auquel le Dieu bon reste étranger. (Moneta, 3; Eckbertus, 899; Ermengaud., 223; Alanus, 6; Luca Tudensis, 94, etc.)

C'est en partant du même principe que chez les F.·.M.·. il est dit au récipiendaire dans la loge philosophique de la clef : *The compass gives you the faculty of judging by yourself that* WHATEVER GOD HAS CREATED (*immediately*) *is well... In himself there is* NO EVIL, *because he has made every thing* (*in heaven*) *with exactness, and every thing* (celestial) *exists* ACCORDING TO HIS WILL, *consequently* AS IT OUGHT TO BE.... *The wish of the Eternal in creating the world* (*of intelligences*) *by a liberal act of his own, well foresaw every matter that could possibly happen in consequence thereof; that is to say : That every thing therein contained* AT THE SAME TIME OF THE CREATION, *was good.* Voilà en quels termes frère Vérité adresse la parole à l'un de ceux qu'il appelle *zealous extirpaters of* SUPERSTITIONS *and* LIES, PERPENDICULAR *men, made polished by reason*, pour qui l'Évangile doit être la SEULE LOI à suivre. (*Light on M.·.*, 256.) Revenons maintenant à la doctrine cathare.

Le Dieu bon a formé le monde invisible de quatre éléments immatériels; c'est la « cité permanente » ayant ses cieux, son soleil, ses astres, qu'il a peuplée d'êtres célestes, composés d'une âme et d'un corps immatériel, et d'un esprit qui les dirige; tout ce peuple céleste, *créé à la fois*, au commencement de toutes choses, constitue la *Jérusalem céleste*, le peuple de Dieu. (Moneta, 3, 42 et suiv.) Quand saint Paul prie Dieu de conserver « l'esprit, l'âme et le corps des fidèles » (1° *Thessal.*, V, 23), les Cathares entendaient l'intelligence supérieure exerçant pour l'âme de chaque homme céleste les fonctions d'ange gardien. (Moneta, 106.)

S'ils accordaient donc que le Dieu bon a créé aussi les choses visibles, ils entendaient les choses visibles aux anges et aux hommes célestes. (Perigrinus Priscianus, 94.) N'attribuant pas d'existence réelle à la création visible, elle était pour eux le *néant* ou *rien*, puisqu'elle n'était pas l'œuvre du Dieu bon, seul capable de donner l'*être*, qui est une perfection.

Digitized by Google

Lors donc qu'ils confessaient que Dieu a créé le *tout*, ils excluaient dans leur pensée ce qui est en dehors du Ciel ou de la perfection. (*Act. de l'inq. de Carcass.*, 1247 ; Doat, XXII, f. 96.) On retrouve ici la filiation des expressions symboliques, *Niente* ou *Nulla*, appliquées au Pape, prince du monde matériel, en même temps que *Tutto* à l'Empereur, prince du monde intellectuel, et l'on s'explique cette épitaphe du poëte, si peu comprise jusqu'ici, *Theologus Dantes Nullius dogmatis expers*, c'est-à-dire profondément versé dans le dogme catholique, dans la doctrine de messire *Néant*. Si les Cathares répondaient affirmativement aux inquisiteurs leur demandant s'ils croyaient que Dieu a créé le ciel, la terre, la mer, etc., c'est qu'ils entendaient par le ciel, les âmes célestes, création du Dieu bon, par la terre, les âmes terrestres, non initiées encore à la vérité, par la mer, l'eau *profonde et pure de la doctrine du salut*, et par tout ce qu'elle contient, la foi qui sauve et purifie. (*Disp. inter Cath. et Pater.* 1707.) C'est dans ce système métaphorique, adopté pour dépister l'inquisition, que la Comédie a été conçue et exécutée, de même que tant d'autres compositions italiennes et provençales.

D'origine divine, puisqu'elle est l'œuvre directe de Dieu, l'âme humaine, à la différence du corps, n'est pas destinée à rester sur la terre où l'a reléguée sa désobéissance. Elle retournera au Ciel, laissant sa dépouille à la terre, domaine du démon, qui *seule est l'enfer*. (Moneta, 381 ; Reinerius, 1768.) C'est dans le même sens que les Francs-Maçons disent au néophyte qui se présente pour le grade de maître : *Shall the dust return to the earth, as it was; and the spirit return unto God who gave it.* (Light on M.·., 64.) Toutes les âmes célestes seront sauvées, car si Dieu procédait par élection envers les âmes qu'il a créées, il serait injuste et non plus parfait. Les seuls damnés destinés à rester sur la terre sont les esprits créés par le mauvais Dieu. (Alanus, 24 ; Moneta, 44 et suiv., 549 ; *Act. de l'inq. de Carcass.*, 1247 ; Doat, XXII, f. 98, 404 ; *De Toulouse*, 1273 ; *Ibid.*, XXV, f. 60.) Ils rejetaient en conséquence la doctrine de la prédestination, qui leur paraissait une erreur énorme, telle qu'elle est établie par saint Augustin. (Moneta, 549.) Pour ceux d'entre eux que M. Schmidt appelle les dualistes mitigés, l'âme, insufflée par Dieu au corps créé par le démon, était douée du libre arbitre, *Ponunt liberum arbitrium*, dit Moneta, 6 ; aussi Dante exalte-t-il cette faculté sous le nom de *nobile virtù*, et la fait-il préconiser par Béatrice. (*Par.*, V.)

Jésus-Christ n'était pour la plupart des Cathares qu'une créature du Dieu bon, mais Dante nous fournit la preuve que, pour certains d'entre eux au moins, il était, conséquemment aux doctrines gnostiques, une émanation du Père, ainsi que l'a pensé Néander. (*Kirchengeschichte*, V, 766.) Dieu, disaient-ils, n'a pu s'humilier jusqu'à se loger *in utero meteris*, pour s'incarner en revêtissant un corps formé par le Dieu mauvais. (*Act. de l'inq. de Toul.*, 1273 ; Doat, XXV, f. 60 ; *de Carc.*, 1305 ; *ibid.*, XXXIV, f. 98 ; *Lib. sent. inq. Tolos.*, 249.) Il est venu sur la terre avec le corps éthéré dont il est revêtu dans le ciel. (Alanus, 69.) Le Christ n'aurait fait que passer par Marie, qui du reste aurait été elle-même pour beaucoup un esprit céleste, en qui il serait entré et d'où il serait sorti par l'oreille (Moneta, 223, 232 ; *Ev. Johannis*, chez Benoist,

Digitized by Google

I, 290), doctrine qu'on rencontre dans d'anciennes liturgies de l'Église et chez plusieurs Pères orthodoxes, en Orient et en Occident.

Le Saint-Esprit, inférieur à Jésus-Christ, diffère de substance avec lui, *substantialiter diversus*, et avec le Père, qui seul est Dieu; il est le chef des esprits célestes, de ces anges gardiens qui consolent sur la terre les âmes célestes obligées d'y rester, et auxquels s'applique le nom de *Paraclet*. (Moneta, 4, 269; Reinerius, 1768.)

On veut que les Cathares crussent à une transmigration des âmes dans un certain nombre de corps, jusqu'au moment où elles reconnaîtront et embrasseront la vérité. (Moneta, 112.) Pierre de Vaucernay fixe à sept le nombre de ces transmigrations (556). Alanus parle de dix et même de seize. (P. 24.) L'âme de saint Paul, selon d'autres, aurait traversé jusqu'à trente deux corps, avant d'arriver à la *lumière* dans le trente-troisième. (*Act. de l'inq. de Carcass.*, 1305; Dost, XXXIV, f. 96.) Comment le savant auteur de *l'histoire des Cathares et Albigeois*, dont nous résumons les précieux travaux, n'a-t-il pas reconnu à ces chiffres que de pareilles migrations étaient purement symboliques, comme tout le reste; que les sept premières se rattachent aux sept grades primitifs de la Maçonnerie, les trente-trois aux trente-trois grades de l'Écossisme templier, et les nombres intermédiaires à la limite indiquée par Dante, à ces grades que ne pouvaient franchir les enfants dont il signalait les *volti e mani puerili*, enfants qui voulaient bien combattre Rome, mais n'osaient embrasser la religion d'Amour? (*Par.*, XXXIII.) Telle est si bien la signification de ces diverses transmigrations, que M. Schmidt lui-même nous a dit: « Suivant les Cathares, la mort n'a pas la même signification que pour tous les hommes. Pour ceux qui achèvent leur expiation, c'est-à-dire qui sont initiés dans la secte (pour commencer une *vie nouvelle*), elle est le terme de la pénitence, le moment où l'âme, dégagée des liens de la matière, rentre dans le monde céleste du Dieu bon. » (II, 47.) Les autres continuent sur la terre et dans un autre corps l'œuvre de la réhabilitation. Par suite, point de jugement immédiat après la mort, point de purgatoire (S. Bernardi *Serm.*, 66; Eckbert., 899; Moneta, 371; Reiner., 1752; *Disp.*, 1783); point de résurrection de la chair au jugement dernier (Ermengaud., 238; Ebrard., 148; Alanus, 48; Moneta, 348; Reiner., 1761; *Disp.*, 1736); point de prières pour les morts, car Dieu cesserait d'être juste s'il faisait miséricorde aux coupables pour les mérites d'autrui. (Eckbert, 915; Alanus, 163; Moneta, 374 et suiv.; *Disp.*, 1733.)

On peut être certain, du reste, que les Cathares croyaient à la transmigration des âmes de la même manière que les Templiers modernes croient être tour à tour Melchisédech, Salomon, Cyrus, etc., dont, selon le grade, ils prennent successivement le nom dans leurs loges: de même que Dante croyait avoir passé du corps d'Adam dans celui de Ryphée, dans ceux de David, d'Ezéchias, etc. Les inquisiteurs devaient se perdre dans ces fantasmagories, et, à leur suite, les historiens, signalant jusqu'aux derniers siècles des *Pythagoriciens* dans le royaume de Naples. (*Voy.* Baldachini, *Vita di Campanella* et E. Renan., *Hist. de l'Averroïsme.*)

Selon les Cathares, le seul moyen de réhabilitation pour l'âme pécheresse était une pénitence radicale et un changement absolu de vie, en se faisant admettre dans leur église. Cette réception, appelée le *Consolamen-*

Digitized by Google

tum, était leur baptême de feu, ou baptême de l'Esprit, en opposition au baptême d'eau ; il se conférait par l'imposition des mains, et indépendamment de sa signification symbolique, il avait l'importance et tous les effets d'un sacrement. (Ermeng., 236 ; Bonacursus, 209 ; Moneta, 273 et suiv. ; Reiner., 1761 et suiv.) De ce moment, le croyant était Parfait, il était Pur, Saint ou *Cathare ;* il était parmi les *amis de Dieu,* les *bons-hommes*, les *bons chrétiens.* (Mansi, XXII, 157 ; *Act. de l'inq.*, çà et là ; *Lib. sent. inq. Tol.*, 23, 103, 131.)

Eh bien, les héritiers du Temple conservent fidèlement le baptême de feu. Que répond en effet aux questions qui lui sont posées le récipiendaire au grade de Maître Advitiam, Vénérable de toutes les loges symboliques? Qu'il a été reçu par l'acier et *par le feu.* — « Que signifie le feu? — Il rappelle à notre esprit que nos ancêtres, *our forefathers*, étaient *purifiés par le feu.* » (*Light on M.·.*, 237.) Il est bien difficile de ne pas entendre faits Purs ou Cathares par le baptême de feu ou de l'Esprit. Il y aurait tout un livre à faire de pareilles concordances entre le Catharisme, la Maçonnerie et Dante.

A l'imitation des Apôtres, les Parfaits s'interdisaient toute propriété personnelle ; les revenus des biens qu'ils abandonnaient s'ajoutaient à un fonds commun servant aux besoins de l'église et de ses ministres, fonds commun alimenté par des donations, pensions et legs, provenant de la munificence des croyants. (*Act. de l'inq. de Carcass.* ; Doat, XXII, f. 113 ; *Lib. sent. inq. Tol.*, 101, 549.) Ils étaient donc *communistes*, nous n'avons donc pas calomnié Dante en le disant socialiste.

Les rigoristes parmi les sectaires réprouvaient le mariage (*voy.* presque tous les auteurs déjà cités) ; ils s'interdisaient non moins sévèrement l'usage de la viande et de toute nourriture de provenance animale. (*Ibid.*) Chez les Cathares mitigés, ces prohibitions n'étaient de rigueur que pour les Parfaits. De là ces dénominations de Pythagoriciens et de Stoïciens par lesquelles les premiers étaient désignés, et celle d'Épicuriens appliquée aux derniers ; dénominations reproduites par les écrivains du temps, qui n'en savaient pas la valeur, et par les modernes qui s'étonnent de l'existence de ces sectes philosophiques au moyen âge. En faisant vœu de pauvreté, le Parfait renonçait à toutes les joies de la famille et se consacrait à une vie errante, pleine de périls et de privations. (P. Vall. Cern., 556 ; *Lib. sent. Inq. Tol.*, 150 ; Evervin., 454.) Qu'on se rappelle l'existence de l'austère Alighieri, s'abstenant de faire une seule fois la moindre allusion à sa femme et à ses enfants, soit dans son poëme, soit dans ses autres écrits. Voilà pourtant l'homme dont on a fait un Céladon platonique et un coureur d'aventures galantes.

Dans la branche de Bagnolo notamment, la plus éclairée, à ce qu'il semble, les simples croyants pouvaient être mariés, posséder des richesses, faire la guerre et se nourrir de tous mets indifféremment, sauf absolution des Parfaits. *Tous n'étaient pas initiés aux doctrines les plus secrètes du catharisme ; l'instruction complète n'était donnée qu'à ceux dont la persévérance avait été éprouvée.* (Reiner., 1768 ; *Act. de l'inq. de Carcass.*, 1305 ; Doat, XXXIV, f. 102.)

L'organisation ecclésiastique de la secte était des plus simples, car, rejetant tous les autres Ordres de la hiérarchie, elle n'admettait que l'é-

Digitized by Google

piscopat et le diaconat. Les croyants donnaient à leurs évêques le nom de *Père* ou de *Maître*, comme les apôtres appelaient Jésus-Christ, et comme Dante appelle Virgile ou de Virgilio; ce nom de *maître* reste de même affecté au Vénérable dans la Maçonnerie ; chez les Vaudois, les évêques étaient désignés par le nom de *Barbas*, équivalant à père. A chaque évêque étaient attachés deux ministres, destinés à le suppléer, avec le titre de *Fils majeur* et de *Fils mineur*. (Nous retrouvons ces deux acolytes dans la Maçonnerie sous les noms de *Senior warden* et de *Junior warden*.) Venaient en dernier les *diacres* et *sous-diacres*, appelés, en cas d'absence de l'évêque et de ses *fils*, à en remplir les fonctions dans les localités éloignées. (Moneta, 278, 313. *Arch. de l'inq. de Toul.*, Reiner., 1766.) Or, la Maçonnerie a précieusement conservé ses diacres et ses sous-diacres, *senior and junior Deacons*. (*Voy.* Light on M.·. dès l'initiation au premier grade.)

Leur église consistait dans la réunion des Parfaits, seuls bons chrétiens et successeurs des Apôtres, peuple de Dieu sur la terre, église devant toujours être pure et sainte dans ses membres, et avoir la saine intelligence du christianisme, pour conserver le don des miracles. Or, les Parfaits faisaient des miracles, lorsqu'ils convertissaient des âmes à Dieu, éloignaient d'eux les *serpents*, et leur parlaient des langues inconnues; *linguis novis loquuntur, quia ipsi credentibus suis inaudita proferunt*. (*Disp. int. Cath. et Pat.*, 1750.) Dante aussi faisait des miracles en parlant et en écrivant dans une langue nouvelle, dont l'Amour était le *dittator*. Ils refusaient en conséquence le nom et le caractère d'église à celle de Rome, qui conservait dans son sein des membres corrompus et pervers (Ebrard., 133 ; *Disp.*, 1751), comme ne cesse de le faire Dante dans tout le cours de sa Comédie, *divinisée* par les sectaires. Ils lui reprochaient ses pompes, ses richesses, le luxe de ses ministres, son ambition, son insatiable avarice (Moneta, 390, 393 et suiv.) et faisaient remonter sa décadence *au temps du pape Sylvestre*. (Bonacursus, 209.) Elle était pour eux la synagogue du démon, l'église du Dieu mauvais (inspirateur de l'*amour mauvais*. Dante), celle dont il est parlé ch. XVII de l'*Apocalypse*. (Moneta, 397 ; *P. Vall. Cern.*, 556 ; *Act. de l'inq. de Carcass.*, 1247, Dt, XXII, f. 98 ; *Lib. sent. inq. Tolos.*, 37.) La leur était l'église des Purs, des justes, des amis de *droiture*, comme disaient les Provençaux, de *drittura*, écrit Dante ; et de même les Maçons se disent : *Sons of righteousness. Nostra est ecclesia ubi sunt homines justi et casti, non mentientes, non fraudantes*. (Disp. int. Cath. et Pat., 1751.)

L'église cathare, au contraire, était la Jérusalem céleste exaltée dans l'*Apocalypse*, et c'est sous ce nom que l'église de vérité figure encore dans les cérémonies maçonniques, comme dans la Comédie, où ses habitants sont revêtus de la *bianca stola*, robe blanche d'innocence, *are clothed in white*. « La tenture de la loge de réception au grade de Grand-Pontife ou sublime Écossais représente la céleste Jérusalem, descendant du ciel sur les nuages pour écraser les restes de la Jérusalem actuelle (Rome, la cité terrestre) et un *serpent à trois têtes* ou *hydre enchaînée*, représentant la perversité, *wickedness*, des infidèles qui y résident. En bas, la Jérusalem actuelle semble renversée sens dessus dessous, et la Cité céleste semble écraser le serpent à trois têtes. » Le récipiendaire

Digitized by Google

mis en présence de ce tableau déclare détester tous les perfides et jure de rompre toutes communications, correspondance et liens d'amitié avec ceux qui sont tels. (*Ligth on M.·.*, 233-34.) *Vedi nostra città*, dit Béatrice à Dante. (*Par.* XXX.)

Mais il y a plus : l'église de vérité se reproduit encore sous une autre forme dans les cérémonies maçonniques. Nous avons parlé (note 16 du ch. XXIII) de la *conception dans la lune* : voici comment cette figure est expliquée au récipiendaire : *The conception or* WOMAN *rising in the moon, demonstrates the purity that matter subsists of in order to remain* IN ITS PURE STATE *unmixed with any other body, from which must come a new king and a* REVOLUTION, *or fullness of time filled with glory, whose name is* ALBRAEST (*l'abraxa* gnostique?). Or, rien de plus clair que ce symbole, grâce aux explications de notre commentaire et aux preuves à l'appui. Il nous montre l'église cathare sous la forme d'une femme ou d'une vierge pure, s'élevant au milieu du monde catholique, de la lune maculée, toute matière, s'y conservant immaculée, *unmixed with any other body*, et devant enfanter un Messie appelé à opérer une glorieuse révolution religieuse et sociale, quand les temps seront accomplis. On voit que la lune conserve ainsi dans la maçonnerie la signification symbolique qu'elle ne cesse d'avoir dans la Comédie. Cet astre changeant est encore là l'Église romaine, bien différente de cette vierge sans tache, de cette Marie, chaste mère du Rédempteur impérial, personnification mystique de la communauté des Cathares.

Dieu étant présent en tous lieux, surtout « là où deux ou trois sont assemblés en son nom, » ils ne se réunissaient que forcément dans des édifices de pierre. Ils célébraient indifféremment les cérémonies de leur culte dans des forêts, des prairies, des vallées, des cavernes, dans des châteaux ou des cabanes. (Ebrard., 132, 162; Alanus, 158; Moneta, 454; *Disp.*, 1749; Euthymius, *de Bogom.*, 27.) — Où nos *anciens* frères se réunissaient-ils avant qu'ils eussent des *loges*? est-il demandé à l'apprenti maçon, qui répond : *On the highest hills and the lowest wales;* et trois suffisant pour composer une loge parfaite, on rappelle, dans la prière adressée à Dieu, les paroles du Rédempteur : *Thou hast promised that « where two or three are gathered together in thy name, thou wilt be in the midst of them, and bless them.* » Light on M.·., 15, 38. Une nappe blanche sur un banc, sur une table, où le Nouveau Testament était ouvert à l'évangile de saint Jean, tel était leur autel et tout l'appareil du culte. (*Act. de l'inq.*) Vous trouverez de même une bible ouverte sur ce qu'on appelle l'autel dans les cérémonies maçonniques. A leurs yeux, les images étaient des idoles. (1152, *Fast. Corbienses*, 77; P. Vall. Cern., 557; Moneta, 454; *Disp.*, p. 1749, etc.) La croix rappelant un triomphe du Dieu mauvais, ils l'avaient en horreur, ne comprenant pas que des chrétiens pussent adorer, dans l'instrument de son supplice, l'ignominie du Sauveur, *ignominiam Christi*, disant : *Si pater vester suspensus esset in aliquo patibulo, ipsum patibulum abominaremini, et non honoraretis illud.* (Moneta, 461; *Lib. sent. inq. Tolos.*, 42, 121, 132, 148, 191.) *Crucem dicunt characterem esse bestiæ, quæ in Apocalypsi esse legitur, et abominationem in loco sancto.* (Bonacursus, p. 209.) On comprend dès lors pourquoi les Templiers, dans leurs initiations mysté-

Digitized by Google

rieuses, auraient craché sur la croix. Du reste, les inquisiteurs opéraient certes de leur mieux pour faire prendre en horreur aux sectaires, soumis par eux à la pénitence, cette croix qu'ils leur faisaient porter sur leurs habits, en étoffe de couleur rouge. Aussi Dante a-t-il soin d'indiquer que celle de ses Patriarches des croisades est de toute autre forme.

Le service religieux consistait dans une prédication ou instruction sur un passage du Nouveau Testament; ensuite, les croyants, ployant les genoux, imploraient la bénédiction. Tous alors récitaient l'oraison Dominicale, l'unique prière qu'ils crussent permise à des chrétiens, et ils la terminaient par ces mots, qui ne se trouvent pas dans la Vulgate : « Car à toi appartiennent le règne, la gloire et la puissance à jamais. » (S. Matth., VI, 13; *Arch. de l'inq. de Carcass.*, 1243, Dt, XXII, f. 110 *b*; Vaissette, III, preuves, 436, 438; *Lib. sent. inq. Tol.*, 10, 11; Pereg. Prisclanus, 95; *Arch. de l'inq. de Toul.*, 1273, f. 47; Moneta, 445.) Aussi vous remarquerez que Dante s'est abstenu dans son XIe chant du *Purgatoire* de donner la fin du *Pater noster*, qu'il fait réciter aux orgueilleux. Le service se terminait par la bénédiction, qui se donnait en ces termes : Le Père, le Fils et le Saint-Esprit veuillent vous épargner un jour et vous pardonner vos fautes. (*Arch. de l'inq. de Toul.*, 273, Dt, XXV, f. 117-19; *Lib. sent. inq. Tol.*, 29.)

Le *consolement* ne se donnait qu'aux adultes et aux croyants des deux sexes, jouissant de toutes leurs facultés. (*Actes de l'inq.*; Eymericus, 433.) « Je promets, disent aujourd'hui les Maçons, de n'admettre à l'initiation ni un vieillard en enfance, ni un mineur, ni un athée, ni un idiot ou un fou. » (*Light on M.·.*, 62.)

Dans les temps de persécution, cette cérémonie, la plus imposante du culte, se faisait de nuit et dans le plus grand mystère. (Eckbert., 944; St. de Bellavilla, 90.) De nombreux flambeaux allumés symbolisaient le baptême de feu. L'assemblée se *rangeait en cercle* (figure parfaite) autour de la table couverte d'une nappe blanche servant d'autel (Vaissette, III, preuves, nos 224, 387), *per ordinem in circuitu cum reverentia magna*. (Eckbert., 944.) *The Brethern assemble round the altar, and* FORM A CIRCLE, *leaving a space for the most Excellent Master.* (Light on M.·., 116.) Le ministre, placé au centre, donnait au néophyte, debout près de lui, l'instruction doctrinale, le *bénissait par trois fois* (comme saint Pierre, qui *tre volte cinse* Dante), et recevait du nouveau frère la promesse de se conformer aux règles de la vie cathare; engagement analogue à celui que prennent les Maçons. Il s'engageait, entre autres, à ne jamais dormir *sine camicia et bracis*, ce que prescrivait aussi la règle des Templiers, et à être toujours accompagné de son *socius*. (*Forma qualiter hæretici hæreticant hæreticos suos*; chez Martène et D. *Th. Nov. anecd.*, V, 1776; *Arch. de l'inq. de Carcass.*, 1243, Dt, XXII, f. 110 *a*.) Le Pasteur lui donnait ensuite le livre saint à baiser, puis appelait sur lui l'Esprit Saint, le *Paraclet*. Alors l'assemblée récitait l'oraison Dominicale, et le service était clos par la lecture des dix-sept premiers versets de l'évangile selon saint Jean (Vaissette, *l. c.*; Ermeng., 236; Euthym., *Narr. de Bogom.*, 26), lecture reproduite fidèlement dans certains grades de la Maçonnerie; ajoutez que dans les

Digitized by Google

réceptions il n'est pas moins cité de psaumes ou de passages de l'*Apocalypse* que sur les rampes du *Purgatoire*.

En signe de son initiation, le frère consolé recevait *quoddam filum subtile lineum vel laneum pro habitu* (les Maçons appellent leurs insignes ou bijoux *abito*) *quem portat supra camiciam*. (*Forma qualiter, etc., l. c.*; *Lib. sent. inq. Tolos.*, 249.) Les femmes portaient *cordulam cinctam ad carnem nudam subtus mamillas*, (*Arch. de l'inq. de Toul.*, 1273, D[t], XXV, f. 60 *a*.) Il est assez remarquable qu'aujourd'hui encore l'apprenti Maçon est introduit dans la loge de réception un pied nu, l'autre chaussé d'une sandale (en souvenir des *insabbatati?*) avec une corde autour du cou, dont la longueur mystique est de trois milles (*Light on M.·.*, 8), et le Maître Maçon de Marque, *Mark master*, avec cette même corde roulée quatre fois autour du corps. (*Ibid.*, 96.) Le nouveau Parfait recevait par deux fois le baiser de paix, que le ministre lui donnait sur la bouche, *bis in ore ex transverso; osculum fraternitatis* qu'il transmettait à son voisin et qui passait ainsi à la ronde, puis l'assemblée se séparait. (*Forma qual., etc., l. c.; Arch. de l'inq. de Carcass.*, 1243, D[t], XXII, f. 112 *b*, etc.) Les Parfaits et les Parfaites se donnaient entre eux les noms de *frère* et de *sœur*. (*Act. de l'inq. de Carcass.*, 1243, D[t], XXIV, f. 203 et suiv.) Aussi Dante ne manque-t-il pas d'employer les vocables *frate* et *suora*, au lieu de *fratello* et de *sorella*. Ils avaient de plus des mots et des signes particuliers pour se reconnaître entre eux, sans se révéler aux autres. (Alberic., 326, *Proc. d'Arm. Pungilovo*, Murat., *Ant. it.*, V, 131.) Tous ces usages rituels se perpétuent encore fidèlement dans la Franc-Maçonnerie, et se retrouvent avec les moindres détails dans la Comédie.

Chez les Cathares, la cérémonie appelée *bénédiction* ou *fraction du pain* correspondait à la Sainte-Cène; elle se répétait à chaque repas. Après avoir récité l'oraison Dominicale, un ministre, ou le plus âgé des Parfaits, bénissait un pain, dont il distribuait les morceaux aux assistants. (Evervinus, 455; Reiner., 1763.) Ils appelaient ce pain *panem sanctæ orationis* (*Lib. sent. inq. Tol.*, Eymeric., 274), disant *quod erat panis de Deo*. (*Lib. sent.*, 112.) Dans les temps de persécution, le pain béni était porté en secret aux croyants éloignés, surtout aux fêtes de Noël et de Pâques. (*Proc. d'Arm. Pungilovo*, chez Muratori; *Antiq. it.*, V, 137; *Arch. de l'inq. de Toul.*, et *Lib. sent.*, 112, 160, 198.) Ils n'attachaient du reste aucune signification mystique à leur pain bénit, bien loin de croire qu'il eût à devenir, par la consécration, le corps même de Jésus-Christ, puisque pour eux ce corps n'aurait été qu'apparent. (Eckbert., 922; Ebrard., 147; Reiner., 1763.) Les Maçons ont aussi la fraction du pain dans leurs banquets, où ils reproduisent celui d'Emmaüs (*Light on M.·.*, 231) et Dante y fait maintes fois allusion tant dans son *Convito* que dans la Comédie.

Leur pain céleste n'était pas celui que les Parfaits avaient béni, c'était la *parole de Dieu*, procurant la vie à celui qui s'en nourrit (*Arch. de l'inq. de Carcass.*, 1305, D[t], XXIV, f. 100 *a*; Eymeric., 274); c'était cette doctrine de vérité que Dante appelle, dans son *Banquet*, le *pain des anges*. Pour eux le *corps du Christ*, c'était leur église, à les en croire la seule *église de Dieu*. (Steph. de Bellavilla.) Interrogés s'ils croyaient à la *présence réelle* du corps de Jésus-Christ dans la Cène, ils *répondaient*

Digitized by Google

affirmativement, entendant parler de leur *propre personne*, consacrée par le pain bénit, membre de l'église des saints, et *présente à la célébration*. (Eckbert., 899, 924.) C'est toujours la même subtilité, les mêmes équivoques imagées dont abonde la Comédie.

L'église cathare, formée de la communion des Parfaits, était l'église idéale, invisible, réalisée sur la terre; les croyants, l'église extérieure et visible à côté de celle de Rome. Partant de ce principe que, pour communiquer le Saint-Esprit, il faut le posséder soi-même, et que, pour pouvoir laver les souillures des autres, il faut avoir les mains pures, ils exigeaient chez leurs ministres la pureté absolue, la perfection morale. (*Disput.*, 1753.) Voyez dans les rituels toutes les recommandations de vertu, de probité, de charité, d'amour du travail, adressées par les Maçons aux récipiendaires, et notamment la réception au grade de Royale Arche, où il est donné lecture de la deuxième épître de saint Paul aux Thessal., c. III, du v. 6e au 18e. (*Light on M.·.*, 124.) Accusant d'autre part le clergé catholique d'avarice, de simonie, d'intempérance, d'oisiveté, d'hypocrisie, etc., ils refusaient toute efficacité à ses prières, car selon eux, sa foi était fausse et *morte*, la vérité n'était pas dans sa bouche. (*Arch. de l'inq. de Toul.*, Dt, XXV, f. 39 *a;* saint Bernard, *Serm.*, 36, I, 1500; Eckbert., 902; Moneta, 433, etc.)

Les croyants, astreints à une sévère économie, menaient une vie active et laborieuse, afin de subvenir à la fois à leurs besoins et à ceux de l'église cathare, à ceux de leurs frères indigents ou malades. (S. Bernard., *Serm.*, 66, 1494; Joachim, *In Apoc.*, f. 132; Ebrard., 170; Luc. Tud., 163; Moneta, 306.) Ils avaient leurs hospices et leurs écoles gratuites. (*Vita S. Dominici, in Act. sanct.* Août, I, 569.) Très-versés dans la connaissance de l'Écriture sainte et très-habiles à l'interpréter en leur sens. (Eckbert., 923.) leurs Parfaits soutinrent souvent avec avantage de longues controverses contre les théologiens de l'Église. En effet, la plupart, dans le midi de la France comme en Italie, sortaient des familles de la noblesse et de la riche bourgeoisie, dont la culture intellectuelle était beaucoup plus avancée qu'ailleurs dans ces contrées, et les jeunes gens capables étaient envoyés dans les universités pour y terminer leur éducation, surtout dans celle de Paris. (*Lett. d'Yves de Narb.*, 1215; *ap.*; Matth., Paris, 413.)

Le suicide, loin d'être un crime ou même un péché aux yeux des Cathares, était pour eux une marque de foi, une preuve de sainteté. Ils y avaient donc recours, par le fer, la faim, la strangulation ou le poison, soit pour ne pas tomber vivants aux mains des inquisiteurs, soit pour échapper aux souffrances du bûcher, soit même pour ne pas perdre les effets du *consolement* et finir comme les anciens confesseurs. Le suicide par la faim s'appelait l'*endura*. (*Lib. sent. inq. Tol.*, 28, 33, 70, 111, 134, 179; Reiner., *ap.*; Gretzer, 40.) Rien de plus logique dès lors que la béatification de Caton d'Utique, signalé, dès les premiers vers du *Purgatoire*, au respect des croyants, comme le représentant de Dieu, à qui l'âme noble ou cathare doit revenir, de même que Marcie à Caton. *Quale uomo terreno più degno fu di significare iddio che Catone? Certo nullo.* (Conv., IV, cap. 28.)

Notre intention ayant été de n'appeler ici l'attention que sur les

Digitized by Google

dogmes, opinions et usages cathares dont on peut trouver trace dans la Comédie, et dont la reproduction identique saute aux yeux dans les mystères de la Franc-Maçonnerie, tels qu'on les célèbre encore de nos jours, nous terminons ici ce résumé. Nous étions pourtant bien tenté de donner un peu plus de développement à ce petit traité d'archéologie comparée, d'où semblerait résulter la *parfaite* consanguinité du Catharisme et de la Maçonnerie. Nous ne songions à rien moins, en effet, qu'à établir, à l'aide de rapprochements assez saisissants, la fraternité de l'organisation maçonnique et de la Comédie. Que voulez-vous ? nous sommes un esprit tellement sophistique et paradoxal ! Oui, c'est à ce point que, pour nous, Dante serait le véritable père de la Maçonnerie, telle qu'elle existe encore aujourd'hui. Il en aurait combiné les grades nombreux, les symboles, les cérémonies diverses, en les greffant sur les mystères bizarres du Temple, si peu connus maintenant, de manière à y relier, sans les confondre, l'action politique et l'action religieuse, toutes deux soumises à une direction unitaire. On y retrouve, en effet, pour peu qu'on veuille y regarder, les idées théoriques et gouvernementales, le faire et jusqu'aux expressions de ce génie encyclopédique. Sa paternité s'y révèle à chaque pas, dans ces allusions géminées à l'Écriture et à l'histoire, dans ces citations des psaumes ou de l'Evangile qui se reproduisent de grade en grade; dans la glorification de la raison, de la justice ou droiture, du travail, de la charité pour le pauvre et l'opprimé; comme aussi dans la haine qui y respire contre les destructeurs du Temple, en s'alliant à une prédilection toute particulière pour l'aigle romaine, *the Roman Eagle;* toutes choses qui, pour être passées inaperçues depuis longtemps, n'ont pas moins leur signification pour les profanes qui s'avisent de réfléchir.

Et puis comment ne pas être frappé en voyant les Chevaliers de la Marque chrétienne procéder à leurs travaux en vertu d'une bulle du pape Sylvestre, *by a bull of his holiness Pope Sylvester;* au temps duquel les Cathares font remonter leur séparation de l'Église romaine (Bossuet, *hist. des Var.*); d'où les Séparés, *Kadosh,* ou Solitaires; en remarquant certaines marches maçonniques exécutées *contre le cours du Soleil,* à l'instar du vol de l'aigle romaine, que Constantin *volse contra il corso del Cielo.* (Par., VI?) Comment ne pas s'étonner surtout en croyant reconnaître, pour l'avoir vu figurer en *Paradis* (XIII), le Salomon des Maçons, fondateur du *premier Temple,* et vengeur *du fils de la veuve,* comme Trajan, qui *la vedovella consolò del figlio* (XX), dans le Salomon-Trajan de Dante, Henri VII ? Quand, bien plus, ce *triplex et unus Deus,* opposé au serpent à trois têtes, au *triplex Geryon,* nous paraît se confondre si complétement avec le Cyrus maçonnique voyant, dans un rêve, le vieillard au pied d'argile (*Enf.* XIV), sous la figure de Nabuchodonosor *chargé de chaînes,* et Philippe-le-Bel sous celle d'un *lion féroce,* comme au début de la Comédie.

Aussi en sommes-nous à nous demander, si le Cyrus sous le patronage duquel fut reconstruit le *second Temple,* celui qui, résolu *to liberate the captives* (ces pauvres Cathares esclaves dans Babylone) permit à Zorobabel *to approach the degrees of his throne;* qui lui demanda à être *initié aux mystères du Temple,* en déclarant porter lui-même le

Digitized by Google

tablier des maçons et le faire porter à ses courtisans « à l'imitation des ouvriers du Temple » (Voy. *Light on M.·.*, 143-48, 52, 307 et suiv., et Villiaume, 121-25), ne serait pas, en définitive, Henri de Luxembourg; car alors le Zorobabel, qui entreprit si courageusement la reconstruction désirée, ne serait autre que le *gran Padre* Alighieri lui-même, si heureux, nous le savons, d'avoir été admis à embrasser les *sacrés genoux* de son prince bien-aimé, l'*Agnus Dei*, rédempteur *des captifs*. (Lettre de Dante à ce monarque.)

Si donc nous ne sommes dupe d'un mirage trompeur, il y aurait peu à s'étonner de tant de points de ressemblance entre la Trilogie dantesque, où domine un symbolisme mystique d'une obscurité savamment combinée, et cette institution mystérieuse, aux cérémonies et au langage bizarres, dont les membres, ne connaissant, à l'heure qu'il est, ni son origine ni son but réel, en sont arrivés à croire que leur secret n'est qu'un mythe destiné à voiler une école de *philosophie naturelle* (épicurienne, pythagoricienne, platonicienne, stoïcienne, c'est tout un). La Comédie, en effet, ne serait alors que la mise en œuvre poétique d'une même idée politique, religieuse et sociale, enfantée par le même cerveau olympien; idée puissante autant que féconde, dont l'influence, s'étendant aujourd'hui encore sur le monde entier, y aurait réalisé, sous forme républicaine et sous tous les gouvernements, la Monarchie universelle du génie qui avait rêvé celle de l'Empire (*).

Desirerait-on maintenant savoir à quelle époque s'opéra la fusion entre le catharisme, le templarisme et le parti impérialiste ou gibelin, fusion à laquelle Dante fait très-clairement allusion dans les derniers chants du Paradis (*voy.* aussi le XXIIIe), et à laquelle son habileté diplomatique ne fut pas certe étrangère? Qu'on lise avec attention cet exposé historique dont nous donnons ici la traduction fidèle, sauf quelques parenthèses :

« Après les persécutions dirigées contre les Templiers, dont l'Ordre fut banni au concile de Vienne, le 1er octobre 1311, et dont les propriétés, laissées à la disposition du Pape, furent données en partie aux Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, en 1312; le nombre des chevaliers qui avaient échappé était fort restreint. Ils cherchèrent donc à recruter leur Ordre en y admettant des personnes qui leur inspirassent confiance et qu'ils crussent capables de garder un secret de la plus haute importance. C'est ce qu'ils trouvèrent parmi les *bons* et *vertueux* Maçons que Salomon avait distingués après la construction du Temple. (Lisez parmi les *bons-hommes* de la *Massenie* du Saint-Graal, dont les travaux avaient pour but la Jérusalem céleste, et qu'avait distingués antérieurement le Salomon Frédéric II, par lequel le gnosticisme avait fait invasion dans le Temple.) La candeur et l'intrépidité dont ils avaient fait preuve dans les plus grands

(*) Si ces études tombent dans les mains de quelqu'un des dignes Maçons qui répudièrent l'Ordre après le meurtre du F.·. Morgan, et publièrent le livre curieux intitulé *Light on Masonry*, ils reconnaîtront sans doute l'erreur dans laquelle ils sont tombés, en croyant la Maçonnerie dirigée contre le christianisme, lorsqu'elle ne menace en réalité que l'Église romaine, dont les chefs, ne s'abusant pas sur sa portée réelle et peut-être même sur son origine cathare, l'ont frappée mainte fois d'excommunication. Ils n'ont pour s'en convaincre qu'à ajouter au mot *religion*, l'épithète *catholique*, dans l'allocution du P. Adam, pages 255 et suiv. de *L. on M.·.*

Digitized by Google

dangers, la sagesse, l'union, la charité, l'amour, l'impartialité, la discrétion et le zèle qu'on admirait chez eux (les *dritti costumi* de ces *tanto santi* qui édifièrent le Toulousain Stace, si versé dans les mystères du *Vaso Naturale*, Purg., XXII, XXV), tout contribua à leur persuader, qu'ils ne pouvaient mieux faire que de S'UNIR AVEC EUX. Leurs pères, leurs patrons et affiliés recherchèrent donc la faveur d'être admis dans leur association et *initiés à leurs mystères*. Les nouveaux initiés furent informés par les Maçons (du Saint-Graal) de ce qu'ils étaient réellement, des événements d'une cruauté barbare auxquels ils avaient échappé (la croisade albigeoise) et des résolutions qu'ils avaient prises d'augmenter *secrètement* leur nombre, de rétablir leur Ordre (du Saint-Graal) et de reprendre possession de leurs domaines (du Languedoc et de la Provence). Les Templiers offrirent alors à *leurs frères* leur concours, pour les aider à prendre leur revanche et, leur cause étant désormais commune, ils les invitèrent à compter sur eux et sur leur juste gratitude (pour leur avoir tendu la main comme à des frères opprimés). Les chevaliers Grands-Élus ayant approuvé leurs projets et accepté les offres des Princes Maçons, il fut convenu entre eux qu'en place de l'insigne de l'ordre du Temple, *qui était une croix* (vue d'assez mauvais œil des deux parts, comme instrument de la Passion du Christ), les uns et les autres adopteraient dorénavant les symboles, signes et mots de passe des Maçons. *Diverses analogies* dans les événements de leur histoire donnant aux Templiers la conviction que les différents signes de la Maçonnerie (*Massenie*) les mettraient entièrement à couvert contre la malice de ceux qui chercheraient, comme il avait été fait déjà, à s'introduire frauduleusement dans l'Ordre, et qu'ils ne pouvaient mieux confier le véritable secret, qu'à ceux dont ils avaient, à l'épreuve, reconnu la loyauté, et en qui ils avaient la plus grande confiance. (La langue maçonnique serait alors celle dont Adam dit : *L'idioma ch' io usai e* FEI, Par. XXVI.) Il en fut donc ainsi, et les Templiers passèrent par les différents degrés connus dans la Maçonnerie qui, remontant à la construction du Temple de Salomon, se perpétua jusqu'à sa destruction, signalée par les événements les plus remarquables ; *événements* ENTIÈREMENT ANALOGUES A LA DESTRUCTION DES CHEVALIERS DU TEMPLE (mêmes causes, mêmes effets dans la croisade albigeoise qui écrasa la *Massenie*).... Voilà d'où la Maçonnerie est dérivée et comment elle a été transmise jusqu'à nous ; voilà ce qui nous porte à nous associer des hommes dont le mérite, le courage, *les bonnes mœurs*, leur valent de titres à ce qui n'était accordé qu'à la naissance chez les ancêtres des Templiers. »

Il y a certes là toute une révélation et ce récit d'une extrême limpidité, qui remonte probablement jusqu'à Dante lui-même, porte en soi tous les caractères de l'authenticité, quoiqu'il ne faille certe en chercher les éléments ni dans les chroniqueurs ni dans les historiens anciens ou modernes. Mais on le trouvera tout entier dans *Light on M.·.*, 285-86, tel qu'il est journellement débité par les héritiers du Temple et des Bonshommes de la Massenie, dont les plus doctes croient n'accomplir qu'une vaine cérémonie et ne se doutent pas qu'ils font un cours d'histoire. Ils ne se doutent pas davantage que ces Chevaliers de Malte auxquels ils font jurer une haine implacable, ne sont autres que les champions du Pape, seigneur

Digitized by Google

suzerain, comme *capo reo*, du château-fort de Malta, sur le lac de Bolsenna, où étaient enfermés les criminels ecclésiastiques; pénitentiaire auquel Dante ne manque pas de faire allusion, à ce titre, chant IX du *Paradis*. Ils ne se doutent même pas, s'ils savent que le fameux Hiram Abiff, assassiné par des misérables, est la figure de Jésus-Christ; qu'il est aussi la personnification mystique de l'église cathare elle-même, de ce Temple de la Jérusalem céleste dont le Sauveur, Grand Architecte qu'il était, disait aux Juifs qu'il le reconstruirait en trois jours; église cathare ou « loge dont la première place fut *entre trois montagnes* inaccessibles aux profanes, *dans une profonde vallée*, où régnaient *la paix, la vertu et l'union.* » (Light on M.·., 306.)

Mais il ne faut pas donner aux érudits, qui finiraient par être désorientés, trop de besogne à la fois, nous nous arrêtons donc et nous renverrons ceux qui désireront de plus amples renseignements sur le catharisme proprement dit, à l'*Histoire des Cathares*, de M. C. Schmidt, œuvre remarquable, qui nous a été d'un grand secours, et dans laquelle une impartialité toute chrétienne met encore mieux en relief la plus consciencieuse érudition.

Nous ne terminerons pas cette note sans inviter les théologiens et avec eux le savant historien de Port-Royal des Champs, à rechercher s'il ne serait pas possible de retrouver quelques traces des doctrines cathares dans celles que la Compagnie de Jésus poursuivit avec tant d'acharnement sous le nom de jansénisme; car les opinions religieuses de ces *Solitaires*, dont la vie austère et la morale rigide rappellent étonnamment la manière de vivre et de penser des Parfaits, pourraient bien remonter beaucoup plus haut que l'évêque d'Ypres. Nous en croirions volontiers à cet égard l'instinct persécuteur des inquisiteurs du grand roi, fort éloignés de partager l'admiration enthousiaste de Dante et de Pétrarque pour les *Solitaires*. Que dirait M. Cousin, grand Dieu! s'il lui fallait reconnaître des Parfaites dans les belles pécheresses de cour, gracieux objets de ses amours platoniques rétrospectifs?

Notre intention était de condenser à la fin de notre *Commentaire* les nouveaux éléments fournis par le *Paradis*, pour compléter la *Clef du langage symbolique* des fidèles d'Amour; mais le volume est déjà bien gros, puis cette *Clef* n'étant qu'un résumé ou table alphabétique, il sera toujours temps de lui donner son complément. Nous n'y manquerons pas, si Dieu nous prête vie, pour l'édification de M. Saint-René Taillandier et de ses patrons, dont la bienveillance à notre égard s'est manifestée à tant de signes. Nous espérons nous en acquit-

Digitized by Google

ter de manière à les mettre en mesure d'entendre couramment à l'aide de *nos bouffonneries*, dont l'Académie des inscriptions et belles lettres doit s'amuser un de ces jours, les poëtes et romanciers provençaux, Pétrarque, l'Arioste, le Tasse, Boccace, les sonnets de Michel-Ange, la prose de Gravina, de Marsile Ficin et des autres platoniciens composant la *Société de la Truelle*, etc., ce que nous les défions de faire, même à l'heure qu'il est, avec toute leur gravité et tout leur bagage bibliographique. Il ne suffit pas, en effet, d'avoir lu beaucoup de lettres moulées, allemandes ou autres, et même de vieux manuscrits, pour se poser en docteur et se croire en droit de rudoyer le pauvre monde; il semble encore qu'il conviendrait au moins de comprendre ce qu'on a lu. Nous tâcherons donc dans notre humble sphère d'y aider ces superbes maîtres, sans même espérer d'eux un remercîment pour leur avoir mâché le pain des anges. Puisse-t-il leur être léger!

Imprimerie de W. REMQUET et cie, rue Garancière, n. 5.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Dante hérétique, révolutionnaire et socialiste.

Révélations sur le moyen âge. Un fort volume in-8°. 1853

Prix : 7 fr. 50.

La Comédie de Dante,

(Enfer, Purgatoire et Paradis) entièrement traduite en vers selon la lettre, et commentée selon l'esprit. 2 forts volumes in-8°. — Prix : 15 fr.

Imprimerie de W. REMQUET et Cie, rue Garancière, 5.

Google

3 2044 009 503 103

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

WIDENER
BOOK DUE
JAN 3 - 1990

Digitized by Google

Digitized by Google